

Raconte-moi Saint-Sorlin

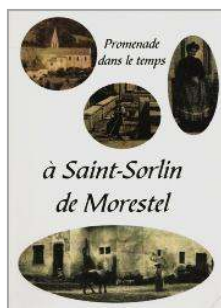


Bâtisses d'hier...

**Au fil des pages, Saint-Sorlin de
Morestel se découvre.**

Revue numéro 5 - Septembre 2012

Parutions du groupe histoire



Album de cartes postales paru en septembre 1999
(actuellement épuisé)



Livre paru en 2000
184 pages
(épuisé)



Plaquette parue en 2004
(disponible)
Format A4/44 pages/5€



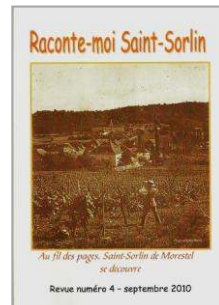
Revue N°1
Parue en 2004
(disponible)
Format A4
68 pages/10€



Revue N°2
Parue en 2006
(disponible)
Format A4
68 pages/10€



Revue N°3
Parue en 2008
(disponible)
Format A4
68 pages/10€



Revue N°4
Parue en 2010
(disponible)
Format A4
68 pages/12€

Photo de couverture : Quartier du petit Brassard

Et toujours, un groupe fidèle...

Une nouvelle fois, les sept membres du groupe histoire se sont remis au travail, chacun et chacune choisissant un ou plusieurs thèmes à leur convenance.

D'aucuns peuvent s'interroger sur cette attirance à parler du passé. Ce à quoi l'une d'entre nous répond par cette sorte de proverbe : " Nous voyons plus clair que nos ancêtres car nous sommes montés sur leurs épaules ".

Ainsi, la vie et l'histoire de ceux qui nous ont précédés nous aident à mieux comprendre le présent et à mieux nous connaître. Ce que nous sommes, nous le leur devons en partie.

Qui sommes-nous ? Des ruraux profondément attachés à leur terroir : les deux pages de couverture rappellent cette ruralité sans pour autant traiter le thème des bâtisses ou des troupeaux. Mais ces photos que nous avons choisies évoquent une ambiance qui nous est chère.



A deux pas du village

un cœur de verdure !

Photo de la route de la Frette prise de montgolfière par M Moulin

Bonne lecture à travers notre village de Saint-Sorlin et même au-delà quand certains articles nous entraînent plus loin du côté de Cessieu, de Montferrat...

Patrice Bonnaz, Maryse Budin, Claudia Cannell, Nicole Ducreux, Madeleine Mollet, Marcelle Mollet, Mireille Rivier, sans oublier Jean Gonthier domicilié maintenant au Teil.

Remerciements aussi à d'autres qui ont rédigé un article, pris des photos et aidé de quelque manière que ce soit à la réalisation de cette cinquième revue.

Sommaire

page 3 Rencontre avec M. Léon Favre

page 5 Les marais de Saint-Sorlin



page 17 L'épicerie de la "Phine"



page 23 Les bruits de jadis ...



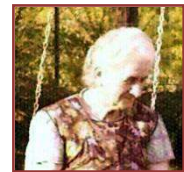
page 26 André Laurent au stalag XIII



page 32 Allo ! le 20 à Vézeronce



page 36 Les travaux des femmes d'agriculteurs, Marie Magaud

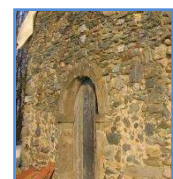


page 40 Léon Allagnat



page 41 Hommages

page 48 A propos du Curé Joseph George... la chapelle Saint Joseph



page 51 La maison Orcel



page 52 Cartes Postales

page 55 Photos

page 57 Restauration de la croix de Brassard





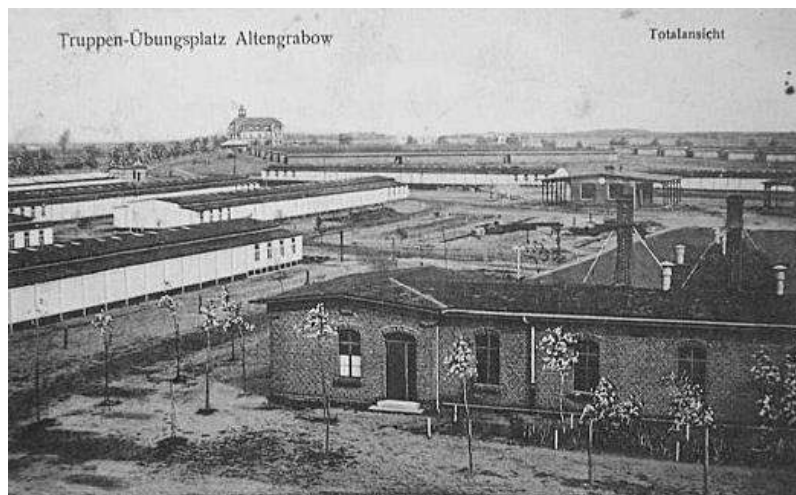
Rencontre avec M. Léon Favre ancien combattant et ancien prisonnier (1900-1980) (il repose à Vasselin auprès de son épouse) *par Marcelle Mollet*

Voici l'un de mes souvenirs de l'école primaire de Saint-Sorlin, dans la classe de Monsieur Gilet, durant la période de la guerre 1939-1945.

Je me rappelle la visite d'un ancien prisonnier libéré en 1942, je crois. C'était Monsieur Léon Favre, sans famille, notre filleul de guerre, adopté sur la proposition de notre maître.

Nous lui avons écrit et envoyé un colis : je ne sais ce qu'il contenait pour la partie alimentaire, mais je me souviens d'une paire de chaussettes de laine tricotées à la main.

Monsieur Léon Favre est rentré dans la classe, se tenant humblement, la casquette à la main, tout près de la porte, et il a répondu simplement à nos questions. Après nous avoir dit "merci", il est reparti aussi discrètement, tout ému.



*Léon Favre, 2^{ème} classe 14^{ème}
R.A.D a été prisonnier au
stalag XI A à Altengrabow.
Altengrabow ou
Altengrabau est un vaste
camp de prisonniers de la
Seconde Guerre mondiale,
le Stalag XIA. Il est situé
à Dornitz, près de
Magdebourg, en Saxe, à
environ 90 km de Berlin.*

Le camp d'Altengrabow existait déjà en 1914 et avait servi à l'enfermement des prisonniers de guerre juifs pendant la Grande Guerre. Il devint camp militaire avant de redevenir camp de prisonniers lors de la Seconde Guerre mondiale.

Je joins à mon témoignage, celui de deux personnes de la Frette, Serge Allagnat et Gaby Batier.

Témoignage de Serge Allagnat

Léon Favre est né à Saint-Sorlin en 1900, il est mort à Vasselin en 1980.

Il eut une enfance pauvre. Illettré, il travaillait comme commis de ferme et suivait notamment la batteuse.

Mobilisé pour la guerre de 1939-1940, il fut fait prisonnier et resta deux ans dans une ferme allemande où il faisait le laitier.

Il a été filleul de guerre de l'école de Saint-Sorlin, avec envoi de lettres par les élèves (propos de ma belle-mère Julia Guinet).

Libéré, il est seul à la Frette et il se marie avec Eugénie Moiroud (par l'intermédiaire de Madame Lydie Moiroud-Ligeon).

Il parlait couramment l'allemand mais "estropiait" beaucoup le français.

Lors de son décès, une sœur a hérité de ses biens.

Témoignage de Gaby Batier

Monsieur Léon Favre et son épouse avaient un élevage de chèvres, une trentaine, et les laissaient brouter dans les bois environnants. Chaque semaine, il allait en vélomoteur vendre ses fromages au marché de la Tour du Pin.

Il faisait un peu de culture et attelait ses deux vaches pour labourer.

Autre souvenir de Marcelle Mollet

Dans cette période difficile, un peu plus tard, à la rentrée d'octobre 1943, toujours sur proposition de Monsieur Gilet, la classe a décidé d'élever un lapin. Nous le nourrissions à tour de rôle, mais je ne sais plus qui a assuré l'entretien ! Peut-être les plus proches de l'école.

Au moment de Noël, notre protégé a été envoyé en banlieue lyonnaise pour régaler une famille.

J'ai eu le diplôme de remerciement pour l'avoir fourni (du moins, mes parents).



Décerné à l'élève
Marcelle MOLLET pour
avoir activement participé
à la campagne du
LAPIN DES ECOLES

Fait à GRENOBLE
le 26.1.43

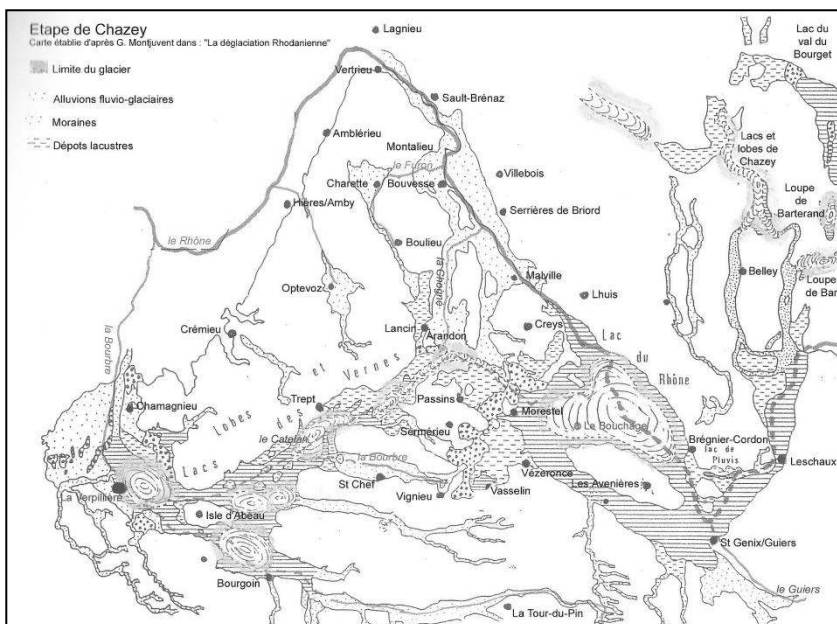
Les marais de Saint-Sorlin

par Maryse Budin



Dans les temps anciens, les gens de nos villages savaient tous ce qu'était un marais ou marécage, généralement installé dans la partie basse des terres de nos contrées. Pour Saint-Sorlin, comme son voisin Vasselín, les marais représentaient une partie non négligeable du territoire. Aujourd'hui, le terme de zone humide est volontiers utilisé. Intéressons-nous à l'historique de ces terrains si longtemps méprisés et presque disparus en ce début de XXIème siècle.

Après la dernière grande glaciation (vers - 18000 ans), la glace, entassée sur plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur parfois, fond très lentement. Elle laisse dans les parties les plus basses ou les plus froides, un amoncellement appelé « loupe de glace ». Celui-ci va déposer sur le sol des résidus, qui, comme une farine, vont imperméabiliser ces lieux peu à peu. C'est ici que vont s'installer les marais.



Cette carte tirée de l'ouvrage de Georges Lachavanne montre le rôle joué par la fonte des glaciers

Gorgés d'eau, recouverts de roseaux, saules, aulnes, les marais ont été exploités par l'homme dès le néolithique : il y mène paître ses animaux, il fauche la laîche qui servira de litière et même d'aliment l'hiver.

Quant à la tourbe, qui résulte de la décomposition des végétaux à l'abri de l'air, elle n'a pas échappé, elle non plus, à l'attention des hommes, qui l'ont exploitée pour l'utiliser comme combustible depuis la préhistoire jusqu'à récemment.

Alors, et cette idée d'assèchement ?

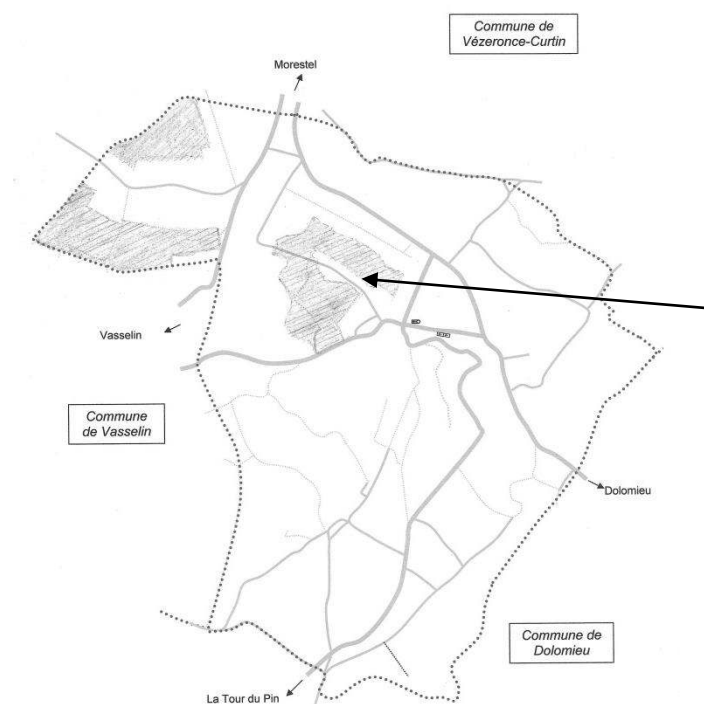
C'est un souci ancien et récurrent chez les dirigeants de notre pays : on veut récupérer des surfaces agricoles, supprimer les nuisances de ces lieux qui seraient source de maladies et d'épidémies. Mais la transformation des marais va être longue et laborieuse.

Depuis Louis XIV, l'idée est dans l'air et va susciter bien des passions, les locaux tenant à rester maîtres chez eux. A la fois, ils savent que les marais ont une réputation malsaine, mais ils s'y sont adaptés et en tirent des revenus pour ce que la terre offre néanmoins.

Il faut attendre un décret de Napoléon pour relancer les travaux : les exécutants gardent les 7/10èmes des terres asséchées, les 3/10èmes reviennent aux communes. Les premiers doivent entretenir et réparer tous les ouvrages à perpétuité...

Ainsi 7000 hectares de marais vont être drainés dans le secteur Bourgoin Morestel. Cependant, l'entretien à long terme ne va pas se dérouler comme prévu, les investisseurs se retirent du marché, et l'exploitation anarchique de la tourbe n'arrange pas les choses.

Un syndicat va être constitué dès 1832 pour défendre l'intérêt des communes et propriétaires des marais. Lui aussi connaîtra des vicissitudes jusqu'au milieu du XXème siècle où il s'organise.



Gérard Budin montre une zone de marais où a été exploitée la tourbe, entre l'Abreuvoir et Chamary. (Mars 2012)

Carte approximative de la zone des marais en 2012 d'après les indications de Maurice Cottaz.

L'ASSECHEMENT A SAINT-SORLIN

Le 27/2/1835, le sujet arrive au Conseil avec une lettre du maire de Vézeronce : il est question d'un projet de défrichement concernant les marais de Vézeronce, Saint-Sorlin, Vasselin, Vignieu, projet approuvé par le préfet. Bien sûr, cela va occasionner des dépenses et la commune de Saint-Sorlin ne veut pas participer. "Ses marais sont déjà défrichés sauf une très petite partie" qu'ils vont réaliser pour qu'on ne les accuse pas "d'empêcher l'exécution de travaux commandés par l'intérêt public". Donc, on complètera le défrichement sans coopérer avec les autres communes.

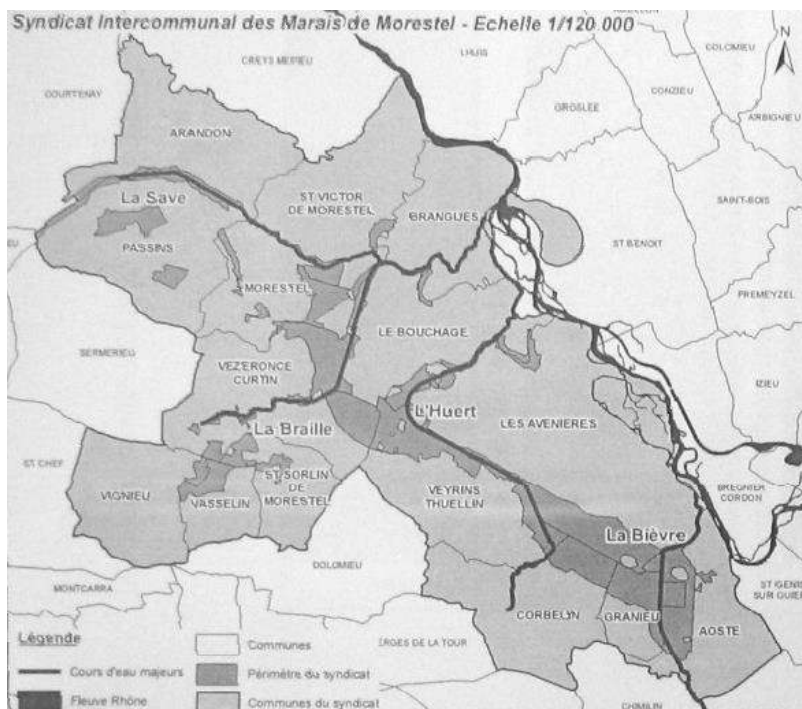
Cependant le préfet relance en 1842 : le conseil répète qu'il va prendre des mesures pour finir entièrement le dessèchement du marais.

L'extraction de la tourbe (voir § spécial) envisagée dès 1857 va contribuer, elle aussi, selon la municipalité, au dessèchement des marais qui "pourraient en grande partie être livrés à l'agriculture et augmenter ainsi ses ressources". Cet argument va être repris à chaque délibération pour extraction de tourbe.

Il faut attendre le 10/01/1942 pour réentendre parler des travaux de dessèchement des marais de la région de Morestel.

L'ingénieur en chef du Génie rural a préparé un projet, une commission spéciale a donné un avis favorable, l'état et le département subventionneront à 60 %. Il faut délimiter le périmètre intéressé et répartir les charges entre les différents propriétaires.

En 1943, le conseil s'engage mais c'est le 27/05/1944 que les choses se précisent : 17 communes sont intéressées et plus de 4000 propriétaires dans la région. Pour gérer les ouvrages d'assainissement, il va être constitué un syndicat intercommunal. Celui-ci est officiellement annoncé à la séance du 29/08/1945 avec les communes d'Aoste, Arandon, les Avenières, Brangues, le Bouchage, Corbelin, Curtin, Granieu, Morestel, Passins, Thuellin, Vasselin, Veyrins, Vézeronce, Vignieu, Saint-Sorlin, St Victor.



Syndicat intercommunal
des marais de Morestel
Cartographie 2010

*Justine François
institut de géographie alpine*

Ses 3 objectifs sont d'entretenir les canaux et les francs bords, répartir les charges, gérer les affaires et les biens.

Sa durée est illimitée, son siège est en mairie de Morestel. Les deux délégués de Saint-Sorlin sont Messieurs Louis Genin et Louis Malleton, les suppléants sont Joseph Laurent et Joseph Béjui.

En 1946, la participation de la commune est de 5925 F pour les frais généraux des marais de Morestel.

Deux décennies plus tard, un bouleversement s'annonce : à la séance du 3/12/1963, il est question de remembrement soit la "nécessité de regrouper les terres pour en permettre l'adaptation aux méthodes modernes de culture et en augmenter la rentabilité". Dans la foulée, il faudra arracher les haies et araser les talus : le conseil donne un avis favorable.

Mais quelques années plus tard, le 13/11/1967, le conseil évoque la pétition contre le remembrement. Celui-ci conseille aux pétitionnaires de poser leurs réclamations devant la commission départementale : "il ne peut intervenir pour faire cesser le remembrement, n'ayant aucune responsabilité dans le déroulement des opérations". "Le bornage actuel n'est pas définitif, il sera éventuellement modifié en cas de décision favorable de la commission départementale".

Toutefois, malgré des remous au village, le remembrement se poursuit, il faut en 1968 faire "assoucher" le terrain où les peupliers ont été abattus, abattre ceux qui gênent pour les travaux, trouver un dépotoir pour les souches en attendant qu'elles soient brûlées.

En 1967, c'est l'association foncière, indépendante de la municipalité, qui prend en charge les fossés d'assainissement et emprises, enlevant donc ce coût à la commune. Mais suite aux élections de 1971 qui ont vu l'arrivée d'une nouvelle municipalité, une partie du bureau de l'association foncière démissionne, une nouvelle équipe là aussi prend les choses en main.

Canal non entretenu, pont qui s'affaisse, les relations municipalité et syndicat ne sont pas toujours simples. Quant à l'association foncière, elle souhaite voir les chemins d'exploitation "englobés dans les chemins ruraux". Certains seront donc finalement achetés par la commune en 1987 pour le franc symbolique.

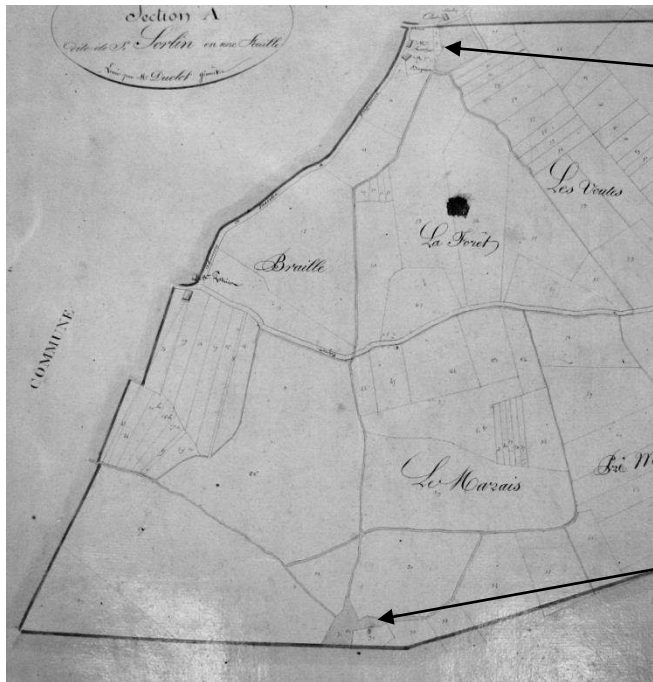


Un canal d'assèchement
curé au printemps 2012

LES RESSOURCES DES MARAIS

L'EAU provenant d'un lieu appelé "l'étang"

Le 15/05/1822, le conseil autorise Claude Claret meunier à Vézeronce, à faire un canal en droite ligne et de 1m1/2 de largeur. Ce canal est à prendre au Nord du marais pour amener l'eau à son moulin. Il s'engage à différentes plantations et à la construction de deux ponts : la location est de 25 F par an payable dès le 24 juin 1823.



Etang de Brailles (aujourd'hui disparu) près du moulin

Lieudit "l'étang" sur le cadastre napoléonien (1820/1824)



Si "l'étang" n'est plus visible, le canal, lui, l'est toujours.

On apprend par la suite qu'avant cette époque, "les eaux des marais communaux qui naissent au midi du chemin public qui divise ces marais en 2 parties, ne coulaient pas du côté des moulins, mais dans la partie au couchant appelée l'ancien canal".

En 1827, le meunier se nomme Antoine Cotin, le canal a 2 mètres de large, l'eau est louée pour 10 ans (90 F), le meunier doit finir le premier pont et commencer le second. *Aujourd'hui, en 2012, avec Odette Gonnellaz, nous constatons effectivement le tracé rectiligne et artificiel de ce canal. Quant aux deux ponts plusieurs fois restaurés, l'un s'appelle le "pont jaune" et l'autre "le pont rouge", ce dernier anciennement constitué, entre autres, d'une dalle mortuaire.*

En 1833, le meunier du moulin de Brailles est Nicolas Humbert. Il a la jouissance perpétuelle des eaux louées moyennant une redevance annuelle de 150 F. Pour augmenter le volume d'eau concédé, le conseil l'autorise à faire baisser de 4 pieds le lit du fossé actuel à ses frais (soit $0,324 \text{ m} \times 4 = 1,296 \text{ m}$).

Dix ans plus tard, vu la gêne des finances communales, on décide de lui vendre la chute d'eau pour 3000 F. Mais en 1846, ce dernier a du mal à tenir sa promesse devant le notaire : la voie judiciaire est évoquée puis stoppée car la somme est payée le 18/02/1852.

En 1867, nouvel ennui avec le meunier François Bigallet : celui-ci a creusé le canal d'1,30 m environ sans autorisation, ce qui a amené du sable et de la vase en aval, fait refluer les eaux en amont et nuit à l'extraction de la tourbe, ce qui ne s'était jamais passé auparavant. Une action sera menée pour remédier à ces ennuis et les engagements d'entretien pris à la vente sont rappelés à M Bigallet.

Apparemment, la conciliation suffira car il n'en est plus question dans la suite des comptes-rendus. Cependant, en 2012, Monsieur Poncet, arrière-petit-fils de François Bigallet, se souvient d'avoir très souvent entendu parler de ce canal à récurer : c'était un problème non négligeable, sans doute est-il pour une part dans l'abandon du moulin qui a dû fermer au début du XXème siècle (derniers meuniers : M Thiffany, puis M Léon Bigallet, peu de temps). L'étang a été vidé sans doute à cette période, la chute d'eau supprimée en 42-43.



L'étang était sur Saint-Sorlin, le moulin sur Vézeronce, le chemin faisant limite.

LA LOCATION DES TERRAINS

Dès 1822, il est question de "l'arrentement" (location) des marais, une partie est à louer, une partie reste en communaux, aux lieudits "le grand marais et la lèchaire".

A cette date apparaît aussi l'obligation de faire des plantations, moitié "sôles", moitié peupliers.

En 1825, un cadastre parcellaire est réalisé en présence de l'Inspecteur des contributions directes, les terres labourables ont 5 classes, les marais et laîches 3 classes.

Le mas appelé le grand marais et le mas appelé "la léchère" sont divisés en 9 lots et loués pour 6 ans. Des règles existent pour maintenir les fossés "repurgés", remplacer les arbres qui manquent, et faire des fossés et plantations quand nécessaire : à maintes reprises cette réglementation est détaillée sur plusieurs pages.

Les bestiaux qui paqueront dans le marais de la commune de St Julien compris d'aujourd'hui jusqu'à nuit huit cent vingt cinq jusqu'à la première mare soit huit cent vingt six

<i>Les qui paqueront une fois le jour</i>	<i>Les qui paqueront deux fois</i>			
<i>bête à corne</i>	<i>Chevaux</i>	<i>bête à corne</i>	<i>Chevaux</i>	<i>Chèvres brebis</i>
	—		—	
<i>Agnes alexis</i>	5			
<i>Thillon Joseph</i>	6			
<i>Agnes André</i>	2			

Pour faire "pâquer" les bestiaux sur les terrains communaux, il faut se faire inscrire à la mairie, on dressera la liste de ceux qui vont pâtre une fois ou deux fois par jour.

1832...1839...le cahier des charges des fermiers louant un ou plusieurs lots aux marais est toujours aussi précis : ils cultiveront en bon père de famille, fourniront les engrais nécessaires afin qu'il n'y ait pas de déficit à la fin du bail.

1843 : les baux à ferme d'une partie des marais sont à renouveler : ils se feront aux enchères aux plus offrants. Parfois des propriétaires se désistent, souvent par manque d'argent, ils sont déboutés de leur jouissance et dispensés d'en payer le prix.

1871 : " ne laisser aucune partie improductive et louer ce qui est libre", telle est la consigne.

1883 : le conseil affecte des crédits pour le plan des marais communaux à savoir l'arpentage, la division en lots et le bornage.

1938 : la location des biens communaux, terres et marais, se fera par adjudication publique, un dimanche, comme à l'accoutumée.

1944 : une nouvelle adjudication ne comprendra que les lots du plan n° 20 à 43, les lots 1 à 19 étant réquisitionnés par la SNCF (sans doute à cause de la guerre, mais il n'y a pas de détail dans le texte).

1970 : l'assainissement des marais a rendu exploitables certains lots des terrains communaux, ils seront loués.

LES ARBRES

Les plantations d'essences adaptées aux marais sont un souci récurrent pour nos élus, qui ont besoin de ces revenus, même modestes.

En 1839, on oblige les fermiers à remplacer tous les arbres manquants sur le bord du grand canal. Pour les fossés bordant leur lot, ils feront des plantations en peupliers d'Italie à la distance de 3 mètres.

1843 : pour payer les réparations à la "maison d'école", on vendra aux enchères les peupliers morts qui sont dans le marais.

En 1847, ces plantations servent d'ateliers de travail pour venir en aide aux plus démunis qui souffrent de la rareté et de la cherté des grains. Ils planteront des vernes, des peupliers, des aulnes, repurgeront les fossés et la mairie vendra des peupliers qui ne donnent rien, tout ceci pour créer des ressources et fournir du travail à la "classe indigente".

Nous ne pouvons qu'être surpris, en 2012, par l'importance de ce bois de faible valeur, aujourd'hui négligé, souvent laissé à l'abandon dans nos campagnes actuelles et qui était alors si minutieusement récupéré.

Ainsi, en 1866, vente aux enchères d'un taillis de vernes et de branchages de saules et de peupliers, idem en 1881 et 1887, vente d'arbres morts et de menus bois.

Les peupliers, comme dit précédemment, sont souvent sollicités pour des buts bien précis : en 1874, 5 peupliers sont vendus de gré à gré à M Bernachot pour une somme de 100 F, cela doit servir à réparer le lavoir public. En 1890, on en donne 2 à la fabrique de l'église pour des planches dans le clocher. En 1897 et 1903, vente de 3 ou 4 peupliers vers le lavoir "le Cumont" pour "liquider quelques dettes très urgentes".

Plus tard (1911, 1916, 1925), ce sont des nombres plus importants de 30, 20, 16 arbres qui sont vendus. En 1941, la coupe de bois lieu-dit "les Amatinots" servira au chauffage des bâtiments scolaires et de la mairie.

En 1946, la vente de peupliers est destinée à la manufacture d'allumettes de Mâcon, soit 20m3. Plus récemment, en 1963, 26 peupliers servent à financer le goudronnage des chemins ruraux, en 1968 une vente est programmée.

En 1973, élagage de 450 peupliers à la peupleraie communale mais en 1981, on note que les peupliers sont atteints de la maladie des taches brunes, ils dépérissent, ils seront donc "exploités" à l'automne.



LA TOURBE

Cette ressource ne durera officiellement que 15 ans, mais elle suscitera au départ d'immenses espoirs.

Reportons-nous à la séance de novembre 1857 : une partie des marais renferme de la tourbe facile à extraire, elle pourrait produire 2000 F l'hectare. Après l'extraction,

le terrain cultivé rapporterait plus, ce qui est prouvé par l'exploitation de parcelles limitrophes par des particuliers. On commencera à exploiter un lot de 75 ares au n° 12 du plan cadastral de la section A, qui en temps normal ne rapporte que 11 F annuellement.

Dans un premier temps, on demande l'autorisation pour 24 ares dont 4 en 1858 et 20 en 1859 dans le lot mentionné.

Le conseil considérant les avantages incontestables tant pour les ressources de la commune que pour le combustible fourni aux particuliers, saisit avec empressement cette occasion d'autant plus que cela aide aussi au dessèchement du marais.



En 2003 Antoine Rigollet fait une démonstration dans les marais de Courtenay



Pelle à tourbe appartenant à Eugène Guinet, grand-père de Gilles Patricot, elle porte le nom du fabricant Gallin Thuellin.

En 1858, on a besoin d'argent pour l'acquisition d'un presbytère, on vend donc par adjudication 6 ares de tourbe à extraire puis 12 en 1860.

En 1861, il est écrit que la tourbe est le principal combustible des habitants de la commune, la parcelle n° 12 section A sera vendue aux enchères par lots de 40 m² chacun.

8 ares en 1862, 12 en 1863 (la tourbe servira à payer la cloche), 20 en 1864, 12 en 1865, 8 en 1866, 6 en 1867.

En 1869, on achète un terrain pour agrandir le cimetière, celui-ci sera payé par la vente de tourbe pendant 5 ans (15 ares soit 1150 F).

Dix ares extraits en 1870, 12 en 1871 et c'est la fin avec 8 et 6 ares en 1872 et 1873 de l'histoire de la tourbe dans les comptes-rendus de conseils municipaux.

Sûrement, continuera-t-elle à être exploitée modestement par des particuliers, mais la ressource municipale semble bel et bien épuisée.

LE FOIN ET LES ROSEAUX

Ces récoltes d'herbe ne tiennent pas une grande place dans ce chapitre : elles sont cependant signalées en 1887 où l'on vend le foin et les roseaux recouvrant 7 lots dont le bail a pris fin. En 1905, toujours 7 lots d'herbes des marais communaux sont à

vendre, cela se passe le dimanche 26 juillet à 3 h du soir. En 1907, la même vente concerne 17 lots. Et l'on ne reparle plus de l'herbe des marais...., la lâche, qui a rendu tant de services dans nos campagnes.

AUJOURD'HUI EN 2012

Revenons sur la gestion des marais et le fonctionnement du syndicat créé dans les années 1945, grâce aux explications de Maurice Cottaz.

Chaque propriétaire riverain d'un canal ou d'une rivière doit assurer leur entretien. Cette règle étant difficile à appliquer, c'est le syndicat des marais qui joue ce rôle. Ses ressources financières proviennent des cotisations dues par les propriétaires et les communes concernées.

A Saint-Sorlin, il y a environ 10 km de longueur de canaux, et 79 hectares de la commune sur une superficie totale de 544 hectares sont taxés en tant que marais.

Dans certaines communes, le syndicat est propriétaire de bordures de ruisseaux, mais pas à Saint-Sorlin. Par contre, dans notre commune, des canaux et quelques chemins appartiennent à l'association foncière. Son rôle est aussi de gérer cette zone de marais et d'assurer l'entretien des canaux, en complémentarité avec le syndicat.

Les deux délégués au syndicat des marais sont Maurice Cottaz et Odette Gonnellaz, les suppléants sont Alexandra Durhône et Valéry Botton.

ET POUR DEMAIN : LA GESTION DES MARAIS A L'AVENIR ?

Dans le cadre du "Schéma Départemental de Coopération Intercommunale" (SDCI) la Préfecture de l'Isère souhaitait la disparition du syndicat intercommunal des marais de Morestel Passins auquel Saint-Sorlin adhère. Pour préserver son action d'entretien des marais ce syndicat travaille à un projet de rapprochement avec le syndicat des marais de Bourgoin. Il est toujours regrettable de voir s'éloigner les outils de gestion de notre territoire...mais c'est peut-être la seule issue pour garder des gens proches du terrain impliqués dans cette gestion des marais.

Cependant cette nouvelle structuration devra prendre en compte la gestion des rivières et leur environnement proche sans oublier les nouvelles réglementations issues de la loi sur l'eau, avec probablement un élargissement de ce syndicat à de nouveaux acteurs. C'est une des conditions du maintien de ce système par la Préfecture à ce jour.

Espérons que l'ensemble des partenaires saura travailler constructivement sur ce dossier pour l'avenir de nos marais.

Philippe Allagnat, maire de Saint-Sorlin, mars 2012

Le syndicat des marais ne pourra s'occuper que des fossés et canaux de drainage. Les ruisseaux et rivières ne pourront pas être de sa compétence : il faudra qu'un EPCI (établissement public de coopération intercommunale) en prenne la responsabilité. Remarque faite par Raphaël Quesada directeur de Lo Parvi en mai 2012.

QUELQUES TEMOIGNAGES pour clore ce chapitre en répondant à la question suivante : *"les marais de Saint-Sorlin, qu'est-ce que cela évoque pour vous ?"*

Michel Arnaud et Robert Budin : *Les marais de Saint-Sorlin, ça nous fait penser aux écrevisses. Les gens mettaient l'eau pour irriguer, quand ils la coupaient, les écrevisses restaient sur le bord, il n'y avait plus qu'à les ramasser dans les canaux. Une fois, on a eu un orage terrible, on était dans le champ avec Roger Cottaz et ses vaches, ça pétait de tous les côtés, les éclairs nous couchaient à terre, on s'en souvient encore...*

Daniel Buttin : *On allait en champ là-bas, on s'amusait dans les ruisseaux, il y avait des droits d'eau, on était en bout, les écrevisses, on les trouvait facilement. Les travaux dans les marais ont agrandi la surface cultivable.*

Madeleine et Marcelle Mollet : *Autrefois, notre père faisait de la tourbe, on avait un morceau qui s'appelait " la tourbière", en face de la famille Bonnichon (aujourd'hui Philippe Allagnat). Il avait un engin pour la couper, puis il fallait la faire sécher. On n'a pas vu faire, mais on en a entendu parler. Cela avait une odeur particulière en brûlant.*

Jean Allagnat : *Il y a eu beaucoup de travaux de faits. Autrefois, on n'y allait qu'à pied, maintenant on y va avec un tracteur. On fauchait la litière où il y en avait, on coupait le bois où il y en avait.*

Jean Moiroud : *Quand le père Guillot faisait de la tourbe pour chauffer son atelier de cordonnier, le cheval ne pouvait pas aller sur place. On le faisait stationner avec le tombereau sur un emplacement dur, on allait chercher la tourbe dans des corbeilles qu'on vidait ensuite dans le tombereau (Jean avait alors 13 ou 14 ans).*

Pascal Allagnat : *Je n'ai pas de bons souvenirs de ces terrains, ils étaient toujours dans l'eau, il n'y avait pas moyen de ramasser le maïs. Je me souviens de "la maison des chasseurs", un petit cabanon dans les marais où ils faisaient parfois le méchoui.*

Florence Collomb : *J'aimais le lavoir (de la Planche) et surtout le dépotoir dans lequel on allait fouiller. Je me souviens des balades, joggings, et mûres qu'on ramassait le long des haies. J'avais un petit faible pour la maison près de l'étang.*

Gilbert et Gaby Batier : *Cela évoque pour nous le bas du village. Nous avons un terrain en face de Genevey, mais pour la tourbe, c'était à Curtin que nous allions.*

Michel et René Trillat : *Les marais d'avant étaient bien plus boisés. Aujourd'hui, nos marais rapportent plus que ceux de Curtin, on se demande pourquoi ils plantent des maïs là-bas, quand ils labourent, l'eau court derrière la charrue. Chez nous, ce qui est trop humide, on le remet en pré.*

Gilles Patricot : *Mon grand-père, Eugène Guinet, avait ce terrain là, en face de chez moi et un autre au bout du chemin du marais. Mon grand-père prenait la tourbe là, j'ai toujours sa pelle qui venait de Thuellin, elle porte encore le nom du fabricant. Je pense à la laîche, aux vipères, aux escargots, à l'eau présente partout et aux*

espaces boisés. Le remembrement a créé d'énormes tensions entre les gens, qui ont mis du temps à s'atténuer. Tous les puits du quartier ont été plus ou moins asséchés.

Françoise Minestrella : Aujourd'hui, c'est un joli endroit de promenade accessible à tous. Au printemps, on peut entendre dans les bosquets des chants d'oiseaux tels le loriot, le coucou, qu'on n'entend plus guère vers les maisons. J'aime aussi admirer les grands hérons blancs et les guêpiers vers la carrière.

Jacques Genin : Les marais sont proches du lieu où j'habite, ils font partie d'un paysage très varié : ils ont été assainis dans les années 1970, mais on retrouve également des drains faits avec des galets du XIX^{ème} siècle. Ils sont très humides avec des eaux ferrugineuses, lesquelles eaux colmatent les drains. Leur seule vocation est la prairie, malgré des fossés à ciel ouvert, ils restent très peu mécanisables.

Philippe Allagnat : Ceci est un souvenir d'enfance, avant mes 5 ans peut-être, mon grand-père m'avait fait faire ma 1^{ère} découverte des marais. Il m'avait emmené dans un petit chemin derrière le cordonnier Guillot où l'on s'enfilait entre des herbes trois fois plus hautes que moi. Il y avait beaucoup d'eau alentour, "ne tombe pas dans les trous" disait le grand-père qui expliquait que ces trous résultaient de l'extraction de la tourbe. Il cherchait là une variété d'arbuste qu'il voulait replanter. Aujourd'hui, Philippe ajoute que la ressource en herbe des marais, l'été, quand il fait sec, est précieuse pour les vaches.

Maurice Cottaz : Je me souviens des frères Budin, Aimé et Vincent, abattant des peupliers près de chez nous, avec une grosse tronçonneuse qui se tenait à deux personnes. Ils me disaient de bien rester au pied de l'arbre.

J'ai assisté à tous les travaux d'assainissement, je me souviens, une fois, de l'eau rentrant dans la cabine d'une pelle mécanique ! Il y avait de vrais sables mouvants par endroits.

Marcel Genevey : Les marais étaient trempés toute l'année, il fallait faire attention de marcher sur les touffes de laîche. On allait garder les vaches là-bas : le 2^{ème} pont, le "pont rouge" était constitué d'une dalle mortuaire, il servait à ceux qui cultivaient les marais.

Odette Gonnellaz : Je me souviens d'une période de remise en état des marais (1941-1944) par le département : il y avait en particulier un gros tracteur qui creusait les canaux dans la partie ouest (Brailles). On l'appelait le "Lans", il s'était enlisé. Après ce curage, cela a fait baisser le niveau de la nappe et aux Voûtes, les puits étaient à sec.

Il n'y avait que de la laîche, on la coupait pour faire la litière des vaches, quelquefois au printemps, on y mettait le feu, une fois on avait failli mettre le feu au marais !

Une cabane dans les marais, théâtre de jeu pour Odette, Marcel et leurs amis.



L'épicerie de la "Phine"

par Jean Gonthier



Dans les années 1940/50, comme tous les villages de France, Saint-Sorlin disposait d'un « centre commercial » très animé dans le quartier église mairie. Le café Donnet accueillait les amateurs de vin blanc et de parties de boules. Madame assurait aussi le téléphone, bien plus tard.

Un peu plus haut, sur la route de la Tour, Madame Arnaud vendait tabac, cigarettes et bouteilles de gaz.



Maison Donnet

Maison Arnaud

En retrait de la route de Vasselin, la grande scierie Budin et en face, le réparateur de machines agricoles, Monsieur Reynaud. A droite, en descendant vers le fond du village, la précieuse boucherie Grisollet puis la cordonnerie de Monsieur Chevrolat. Sa fille, Madame Allagnat, vendait aussi des pantoufles Jeva. Puis venait la boulangerie Pecquet, extraordinaire par son four à gueulard. Puis encore un cordonnier sabotier, Monsieur Guillot, qui s'était illustré à la grande guerre.

cordonnerie

boulangerie



Epicerie de la "Phine"

De l'autre côté de la route, l'épicerie Phine, le supermarché de l'époque. On y accédait par trois marches d'escalier, puis se présentait la grande porte vitrée doublée d'une petite vitrine.

On soulevait le loquet, on entrait, la petite sonnette tintinnabulait dring dring.



On découvrait alors une grande pièce carrelée de tommettes à l'ancienne. Tout autour des murs, des casiers de bois tous emplis de marchandises. Une immense banque, munie de multiples tiroirs, la coupait en son milieu. Dessus, la balance Roberval et ses poids en cuivre. Contre le mur, des sacs de pâtes, de riz, des bidons d'huile, de pétrole. Et dans les casiers, contre le mur, une multitude de marchandises : du chocolat, des bonbons, des tissus, des boutons de guêtres, que sais-je, tout ce qu'actuellement on peut trouver dans un supermarché.

Et au milieu, la petite Phine.

Une dame venait d'entrer : " dring dring dring "

- *" Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? "*

- *" Ah, il me faudrait un kilo de pâtes "*.

La Phine roulait entre ses doigts une feuille de papier pour en faire un cornet. Elle saisissait son pochon et dans le sac de pâtes puisait la marchandise. Elle déposait le tout sur un plateau de la balance Roberval avec le poids sur l'autre plateau. Ça penche un peu, d'un côté, de l'autre, un peu plus, un peu moins...

- *" Combien je vous dois ? "*

- *" Attendez deux minutes que je fasse le compte."*

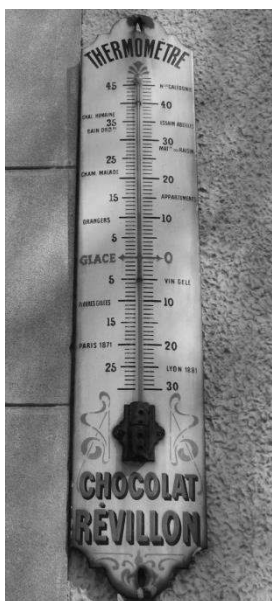
- *" Quelles sont les nouvelles du pays ? "*

- *" Ah, ma pauvre, m'en parlez pas. Vous savez que l'Henri s'est cassé la jambe ? "*

- *" Oh ! le malheureux, comment est-ce qu'il a fait ça ? "*

Et puis, les voilà lancées, les yeux brillants, dans les multiples informations du village.

- *" Le chocolat Menier fait de la réclame en ce moment, il donne de belles images pieuses".*



- " Et puis là, qu'est-ce que c'est ? "

- " Là, c'est un thermomètre donné par Révillon, mais il faut en acheter beaucoup, et à côté, un baromètre mais c'est pareil ".

- " Et vous allez bientôt griller le café ? "

- " Oh, on verra, bientôt, oui oui, dans quelques jours".

Ce thermomètre est visible sur la façade de la maison de Jean et Marie-Jo Allagnat.

La merveilleuse journée du café ! Toutes les trois ou quatre semaines, les sacs de dix kilos de café vert provenaient du Brésil chez l'importateur à Bordeaux, puis passaient par le grossiste à Grenoble et le sous-traitant à la Tour du Pin. Etonnez-vous après, le prix que ça vaut. Le torréfacteur ou grilloir, placé sous le hangar, était formé d'une boule, une sphère en métal avec une ouverture. La sphère était elle-même fixée sur un axe horizontal animé par une manivelle. Et en dessous un foyer chauffait le tout pour faire griller et colorer les grains.

Un délicieux parfum envahissait tout le quartier et les Saint-Sorlinois, alléchés, venaient s'emplier les narines, les poumons, tout l'être, du délicieux parfum.



Emplacement des escaliers et de la porte d'entrée (maison dans son état actuel : mars 2012)

La maison de la Phine fut bâtie un peu avant 1900, sur le bord de la route, par son grand-père sans doute. Belle et vaste maison pour l'époque, les murs formés de grosses pierres à la base pour éviter l'eau et par-dessus, le pisé, solide, résistant à

toutes les intempéries comme à la chaleur. Une courette allait jusqu'au portail peint en blanc et qui donnait sur la route. Un escalier à trois marches ouvrait sur la vaste cuisine carrelée de petites tommettes.

Un merveilleux vaisselier en merisier, s'il vous plaît, une table en noyer et un buffet bas contre l'autre mur. A gauche de l'entrée, ouvrait une fenêtre sur la cour, puis la porte qui donnait sur l'épicerie. On remarquait obligatoirement le vieux poêle en fonte. Elle l'allumait même l'été, mais rapidement, pour faire cuire ses repas et l'hiver, le faisait ronfler jour et nuit pour se réchauffer un peu. Elle brûlait tout ce qui pouvait lui tomber sous la main, des herbes sèches, des râpes de maïs, des débris de branchages, des morceaux de troncs fendus par son neveu et même parfois une poignée de charbon.

Derrière la cuisine, au nord, ouvrait un petit appentis, il renfermait un vaste évier en grès, l'eau s'écoulait à l'extérieur, à travers le mur. Cette eau précieuse, elle allait la tirer au puits, dans le jardin, devant la maison. La nappe n'était pas très profonde, six mètres sans doute, il y avait encore beaucoup d'eau à l'époque dans les collines. Un seau en bois pendait à un crochet, lui-même fixé à une corde enroulée autour du gros cylindre, animé par la manivelle.

Au coin de la maison, un escalier en pierre descendait à la cave voûtée, en briques roses, très fraîche, très douce. Un escalier en bois, lui, le long du mur de la cuisine, montait au premier étage où se trouvaient trois chambres et au-dessus, servi par une échelle, le grenier où parfois on empilait les sacs de blé ou d'orge l'été. Le maïs pouvait sécher devant le hangar ouvert, qui faisait suite à la maison d'habitation. Et un deuxième hangar pour les charrettes autrefois, celui-ci fermé et surmonté de la grange, et enfin une toute petite étable pour un modeste bétail, que l'on avait alors. Enfin une petite baraque en bois jouxtait le mur de l'arrière : c'était le WC, oh rustique, simple WC à la turque parfaitement incommode.

Enfin exposé à l'est et au sud, un grand et beau jardin que la Phine bêchait et entretenait toujours malgré son âge. Un beau poirier s'y élevait, un prunier aussi et quelques arbustes de ci de là, mais surtout beaucoup d'herbe pour les lapins.

Ainsi se présentait la maison de la Phine. Ah ! J'oubliais pourtant : à l'arrière de la cuisine, à l'ouest, elle avait aménagé une pièce où l'été elle assurait la couture, le repassage car pour arrondir ses fins de mois, elle faisait cela aussi. L'hiver, elle y installait son lit pour être plus près du poêle. Pour la toilette, c'était l'habitude de l'époque, une cuvette, un pot d'eau sur la table près du lit.



La Phine n'a plus d'âge depuis longtemps, elle doit friser les 70 ans, toujours vêtue d'une longue robe noire, recouverte d'un tablier gris avec parfois un fichu sur les épaules et un petit chapeau rond sur la tête, le dimanche, quand elle va à la messe. Un petit visage ridé, fripé, pas joyeux.

Oh ! La Phine n'aime pas le monde qui est méchant. Et les gens sont malhonnêtes. Et puis elle a tant de soucis, d'abord ses marchandises à recevoir, à arranger, ses clients qui viennent la déranger pour un rien, une bobine de fil pour Madame, trois bonbons pour des gamins, ah misère !

A toujours déplacer l'escabeau pour monter, redescendre sans fin, ah mon pauvre dos. Mais le pire c'est chaque année lorsqu'elle reçoit l'inspecteur des Impôts. Il vient la tyranniser, veut à tout prix augmenter son forfait, comme si elle ne payait pas assez. "Pas trop !", il ne va rien lui rester !

La Phine en a plus qu'assez de la vie : " vivement qu'une pierre plate me tombe sur la tête" aime-t-elle à répéter. Cependant, quand elle dispose de quelques instants, elle se met à la fenêtre, regarde de tous ses yeux un cheval qui trotte, deux hommes qui passent une faux sur l'épaule, parfois la voisine qui met le nez à l'extérieur.

Autrefois la Phine était une jolie et fraîche jeune fille amoureuse de la vie, très gentille, très douce. A l'insu de ses parents, elle recousait les boutons de culotte de ses frères, elle réparait leurs blouses déchirées. Lorsqu'elle a eu 18 ou 20 ans, les galants lui envoyaient des cartes pour le 1^{er} avril : " Devinez à qui je pense ", " Devinez pour qui est cette carte ", " Devinez qui vous écrit et qui pense à vous sans arrêt ". Elle a eu le malheur de naître la dernière des filles. Comme toutes celles de l'époque, elle a dû rester à la maison pour soigner les parents, les garder jusqu'au bout. En compensation, on lui a laissé la maison et l'épicerie. Ah, mais cela vaut-il un mari ? un gentil, bon, dévoué, affectueux, allez savoir ?

Le magasin de la Phine a fermé dans les années 1965 comme beaucoup d'autres. Aujourd'hui il ne doit plus en rester dans aucun village.

La Phine née en 1887 est décédée à l'hôpital de Morestel en 1977. Elle a été inhumée au cimetière de Saint-Sorlin de Morestel, son pays natal.

Jean Gonthier, février 2011

Témoignage de Jean Allagnat, recueilli le 9/12/1995

Les parents de mon père étaient épiciers, mais c'était plutôt la grand-mère qui tenait l'épicerie. Je n'ai pas connu mon grand-père, il est mort en 1914, il était né en 1847. Avec ma grand-mère, ils avaient onze ans d'écart.

Mon père était le 5^{ème} enfant. Une des tantes était partie à Saint-Victor, elle s'était mariée, elle avait un commerce où l'on trouvait de tout. Ici, la Phine a continué à tenir l'épicerie avec sa mère, et les deux autres frères sont partis à la guerre. Mon père disait que pour l'épicerie, il y avait du travail pour lui, les jeudis ou jours de vacances. Rien n'était emballé, il fallait remplir les bouteilles de pétrole, d'huile, les sacs de sel. Il fallait refaire les provisions, tout était à la cave. On ne tolérait pas qu'ils y aillent, les uns ou les autres, avec une bougie, à cause du feu : il y avait de l'essence, de l'alcool à brûler et les vapeurs pouvaient s'enflammer. Pendant longtemps, on a senti ces odeurs, je me demande même si ça ne sent pas encore !

Témoignage de Pierre Béjui, recueilli le 1/02/1997

J'aimais bien les commerces, la Phine Allagnat, c'était bien agréable, ça sentait bon. Aujourd'hui, ça manque, parce qu'on achetait des petits trucs. Un jour, Geneviève faisait sa confiture, elle envoie Jacques chercher dix kilos de sucre.

- " Oh, mais je suis pas grossiste ".

Quand on rentrait là, ça sentait le poivre, ça sentait un peu tout, ça sentait vraiment. On remplissait un sachet, elle pesait juste. On appréciait son commerce, comme les autres commerces, comme les gens qui faisaient des petits travaux.

Témoignage de Madeleine Mollet, recueilli le 4/08/2011



Marcelle et Madeleine Mollet présentant de la vaisselle, le bocal aux bonbons et un coffret Révillon destiné aux tablettes de chocolat, le tout acheté chez "la Phine".

Nous gardons un bon souvenir de notre dernière épicière de Saint-Sorlin. Au coup de sonnette elle arrivait à petits pas, en trottinant, les pommes toujours bien fraîches. Elle s'installait derrière sa banque où trônaient deux balances aux plateaux de cuivre étincelants ; on était fascinées également par l'éclat des poids bien rangés dans leur boîte.

Parmi ces souvenirs rappelons le plaisir lorsqu'elle nous présentait le bocal en verre pour nous offrir un bonbon.



Pendant la guerre, elle a eu un passage difficile avec les problèmes de tickets d'alimentation ; et après cette guerre son commerce a sans doute diminué petit à petit. Les habitants travaillant à l'extérieur ont délaissé le commerce local ; aussi, plus de peine pour se faire livrer sa marchandise en petite quantité. Elle était minutieuse, très adroite manuellement. N'ayant pas de sac d'emballage à sa disposition, elle avait l'art de rouloter les bords d'une simple feuille de papier, ce coup de main particulier était remarquable. Elle faisait un peu de couture, et à l'occasion réussissait très bien les nœuds de cravate pour les messieurs qui la sollicitaient. On venait également lui faire repasser les robes de communion.

Elle aimait aussi les fleurs. Sur la fenêtre côté cour de son petit magasin, elle avait toujours de beaux géraniums fleuris toute l'année.

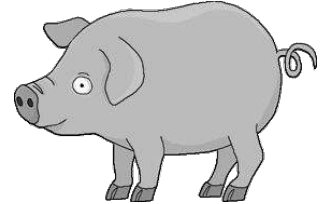
La Phine a bien marqué son époque en union avec tous les autres commerces qui ont disparu du village au fil du temps.

Les bruits de jadis ... que nous n'entendons plus

par Madeleine Mollet

Nous n'entendons plus

Le dernier cri du cochon un matin de décembre ou de janvier, et nous ne goûtons plus à la délicieuse fricassée qui suivait.



Le pas des chevaux sur la route : grâce à leur cadence, à leurs pas lourds ou non, on savait qui passait.



Le laitier dans la matinée avec le tintement métallique de ses bidons, remués quotidiennement sur la camionnette.

Les boules, qui "tapaient", le dimanche, au clos Rojon.



L'usine Laurent Lorand à la Côte et la sortie bruyante, gaie, animée, lorsque l'équipe de Vasselín terminait son travail et rentrait chez elle en klaxonnant tout le long du parcours.

Les "hue" et les "ho" des laboureurs avec leurs chevaux.

Le sombre atelier du forgeron, le marteau qui chantait sur l'enclume avec le fer pour ferrer les chevaux.

"Taper la faux", et la cadence régulière du marteau frappant sur une petite enclume, pour affûter la lame. Ce bruit résonnait en belle saison dans toutes les cours de ferme.



La descente du seau dans le puits : un tour de manivelle, le grincement de la chaîne qui se déroule, le seau pressé de descendre en tamponnant la paroi, et qui remonte "en pleurant" car il déborde...

Les conscrits en fin d'année, entre Noël et le Jour de l'An, faisant résonner la grosse caisse.

La Fanfare de Bordenoud, descendant à pied de la Frette, le jour du 11 novembre, tout en répétant leur musique en marchant : pon...pon...pon...

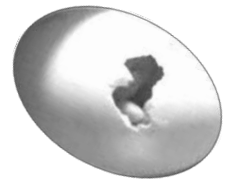
Pour la messe tous les dimanches, la cloche de l'Eglise rappelait l'événement : première sonnerie une heure avant, avec une volée de cloches. Puis, deuxième rappel, les 9 coups, sonnés un quart d'heure avant ("il est temps de se bouger pour être à l'heure"). Finalement, les 3 coups, "c'est l'heure" !



Le jour du Jeudi Saint, à la messe du matin, pendant que l'on récitait le Gloria, une sonnerie de cloches annonçait le départ de celles-ci pour Rome : elles étaient de retour le matin de Pâques où toutes carillonnaient à profusion.

Un attelage de deux vaches, dont une "Charmante", travaillant dans les Brosses, accompagnée de quelques jurons sonores !

Lorsqu'une couvée allait éclore, notre maman nous faisait écouter, l'œuf tout chaud plaqué contre l'oreille : le petit poussin commençait à taper contre la coquille. Avec son bec, il cassait, toc-toc-toc. C'était émouvant d'entendre ce petit poussin qui voulait naître et vivre.



N'oublions pas les enfants à la sortie de l'école qui, par groupes, riaient, s'égayaient le long de la route : pour eux, c'était l'heure de s'ébattre et de se détendre joyeusement.

Les usines au village avec le bruit régulier des métiers qui battaient de 5 heures à 21 heures sans interruption.

"Voilà le Caïfa", tel était l'appel depuis la route, du marchand ambulant avec sa voiture à cheval. Après avoir "traité les affaires", un coup de fouet claquait et la carriole s'ébranlait jusque chez le voisin.

"Peaux de lapins", ainsi le ramasseur annonçait-il son passage.

Lorsque le vent du Sud soufflait, on entendait le passage du train SNCF à La Tour du Pin : c'était signe de pluie tel un baromètre. De la même sorte, la sirène des Etablissements Dickson à Saint Clair de la Tour, était un signe précurseur sûr qui annonçait la pluie pour notre campagne.



Tous ces bruits se sont tus. A les évoquer, ils éveillent en nous la nostalgie d'anciens souvenirs. Aujourd'hui, on parle de pollution par le bruit. Peut-être alors, ont-ils simplement changé. Sachons apprécier ceux qui nous charment encore : si nous n'entendons guère les hirondelles à l'automne, rassemblées sur les fils électriques, pour leur départ aux pays chauds, le coucou, lui, nous rappelle heureusement l'arrivée du printemps.



Cou-cou ! Cou-cou !



André Laurent (captivité de 1940 à 1945 au STALAG XIII à Sulzbach-Rosenberg)

par Claudia Cannell



André Laurent, né le 2 août 1905 à Saint-Sorlin de Morestel, maçon de profession, a été l'un des prisonniers de guerre durant la Seconde Guerre mondiale, originaire de Saint-Sorlin. Selon les renseignements de sa nièce, Madame Orcel, et de son livret du prisonnier et du déporté (cf. copie ci-dessous), il a été interné dans le STALAG XIII A (Kriegsgefangenen-Mannschaften-Stammlager) situé à Sulzbach-Rosenberg en Bavière (Allemagne).

**LE LIVRET
DU PRISONNIER
ET DU DÉPORTÉ**

Ouvert au Prisonnier de guerre
LAURENT André Gilbert

N° m° en captivité **63344**

Camp d'internement : **N° 2751 XIII A**
Sulzbach Rosenberg

Date et lieu de naissance : **2 août 1905**
S. Sorlin-de-Morestel (Hér.)

CAISSE D'ÉPARGNE
de **Morestel (Hér.)**

LIVRET N° **16957** SÉRIE _____

N° du Fichier _____



Photo prise au Camp de Chambaran (Isère)

Nous savons par Mme Orcel, habitant à la Côte à Saint-Sorlin, et une plaque en bois fabriquée probablement par Monsieur Laurent durant sa captivité, qu'il a passé 5 ans dans ce camp.



Cette plaque était un porte-photo. La photo d'origine n'y étant plus, nous l'avons remplacée par une photo d'André Laurent et de ses compagnons de captivité.

Il a été interné tout d'abord dans le camp d'internement désigné sous le nom de " Stalag XIII A " et a dû également passer quelque temps à Großarmschlag, un village près de Grafenau (à proximité du Parc national du Bayerischer Wald, cf. la carte jointe).

Monsieur Laurent a gravé ce nom *Großarmschlag* sur la plaque en bois. Il est fort probable qu'il ait quitté le camp de Sulzbach-Rosenberg pour travailler sur une ferme à Großarmschlag, située dans une région rurale et très boisée près de la frontière tchèque.



Il est vrai que la population rurale appréciait énormément l'arrivée des prisonniers de guerre pour remplacer la main d'œuvre allemande manquante. Ceci était aussi vrai pour les entreprises industrielles, où de nombreux prisonniers étaient employés. Malheureusement, nous ne possédons pas de correspondance, mais uniquement quelques photos qu'André Laurent a envoyées à son frère Claude, habitant Lyon et à Madame et Monsieur Bonnaz Henri, habitant Saint-Sorlin.



Monsieur André Laurent (assis, 2^{ème} en partant de la droite)



Monsieur André Laurent (debout, 2^{ème} en partant de la droite)

Au dos de ces photos, nous trouvons les noms des destinataires et l'adresse du camp d'internement avec son numéro de commando (2751).

Pour me documenter sur l'ancien camp de prisonniers de guerre situé à Sulzbach-Rosenberg, je me suis adressée aux archives de ladite ville. Après des recherches rapides sur Internet, j'ai découvert que le Musée de la ville avait publié en 1995 dans le cadre d'une exposition un livre intitulé « *Das Kriegsende in Sulzbach-Rosenberg 22 April 1945* » (*La fin de la guerre à Sulzbach-Rosenberg 22 avril 1945*).

Nous y apprenons qu'il existait une structure bien particulière d'internement. Ainsi, les simples soldats et les sous-officiers étaient généralement internés dans des " Stalags " (comme Monsieur André Laurent) et les officiers dans des " Oflags ". Les autorités veillaient évidemment à ce que les soldats soient séparés de leurs commandants. Généralement, les officiers étaient dispensés des commandos de travail. Habituellement les " Stalags " formaient un réseau étendu de camps secondaires à l'extérieur du camp principal.

Nous savons que Monsieur André Laurent faisait partie du commando N° 2751 sans pour autant pouvoir donner plus de détails sur le type de travail qu'il faisait. En tout état de cause, il était habituel que les prisonniers fussent rémunérés avec de l'argent destiné à cet effet. Je joins une copie de quelques billets qui étaient en circulation à l'époque et une copie du livret d'épargne de Monsieur Laurent. On peut présumer que l'argent qu'il a reçu pour son travail au sein du commando N° 2751, a été ensuite versé sur son livret d'épargne (voir les dates de versement, allant de 1943 à 1945). Il s'agissait très probablement de ce type de billets représentés ci-dessous.



Traduction du texte allemand sur les différents billets :

*Le présent titre de perception est un moyen de paiement réservé aux prisonniers de guerre. Il ne doit être utilisé par les prisonniers de guerre qu'à l'intérieur du camp ou dans le cadre des commandos de travail dans les points de vente expressément prévus à cet effet. L'échange du titre de perception contre un moyen de paiement légal ne peut se faire que dans une Caisse prévue à cet effet au sein de l'administration du camp. Toute infraction, imitation ou contrefaçon est sanctionnée.
Le Chef du Commando Supérieur de la Wehrmacht p o (signature)*

CAISSE D'ÉPARGNE
de Horestel (Hore)
LIVRET N° 16957
SÉRIE _____

(Nom) (Prénoms)
Ouvert à **LAURENT** André Gilbert
N° m° en captivité : 63344
Camp d'internement Re 2751 XIII A

Le remboursement de ce livret ouvert au bénéficiaire ci-dessus désigné ne pourra intervenir qu'à son retour de captivité.
Il pourra alors, soit conserver, par devers lui les sommes ainsi touchées, soit en faire opérer le versement sur le livret qu'il aurait pu posséder antérieurement ou sur un livret qu'il se ferait alors ouvrir à la Caisse d'Épargne.
En cas de décès du titulaire, le présent livret serait remboursé à l'organisme ou à la personne qui l'aurait fait ouvrir.

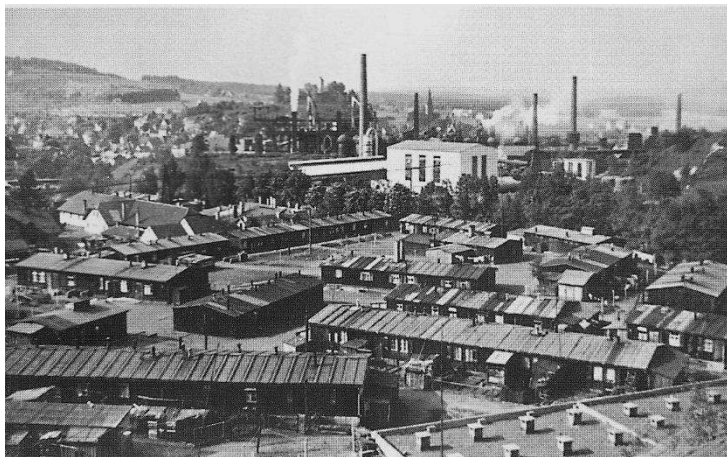
**LES CAISSES D'ÉPARGNE
ET LE RELÈVEMENT DU PAYS**

Les Caisses d'Épargne sont de très vieilles institutions qui ont été sans cesse perfectionnées.
Elles ont été créées pour permettre aux populations laborieuses de pratiquer la vertu d'Épargne en faisant fructifier leurs économies.
Les fonds apportés par les déposants dans les Caisses d'Épargne sont versés par ces dernières à la Caisse des Dépôts et Consignations qui les gère sous le contrôle et la garantie de l'État, ce qui permet de donner aux Épargnants un taux d'intérêt avantageux tout en assurant aux fonds versés le maximum de sécurité.
Là ne s'arrête pas le rôle social des Caisses d'Épargne; administrées gratuitement et gérées avec un minimum de frais généraux, elles réalisent elles-mêmes des économies qui leur permettent de répandre autour d'elles des bienfaits trop connus de tous pour qu'ils soient rappelés ici et dont la participation qu'elles apportent à l'œuvre du «Livret du Prisonnier et du Déporté» est un aspect saisissant entre mille.

LIVRET N° 16957 Série : _____
Le Secrétaire du Conseil, Visé par le Directeur de service, Chary

DATES	VERSEMENTS	SOMMES
1943 9 br 14	Cent cinquante fr. <u>Chary</u>	150.-
	Fin 1943 <u>Bou</u>	0.40
		0.10
1944 12 NOV 1944	Cent cinquante fr. <u>Chary</u>	150.-
	Fin 44 <u>Bou</u>	1.20
	192 44	3.40
1945 juin 45	Talun au p. prison Deux mille francs <u>Chary</u>	2000.-
	enquante fr. <u>Chary</u>	2250.-
		2111.10

A l'époque, la Bavière est divisée en 2 districts militaires : le district VII (Bavière du Sud avec Munich) et le district XIII (Bavière du Nord avec Nuremberg).
L'ouverture du premier camp d'internement, le Stalag XIII A, mentionné par André Laurent, date du 27/09/39. Il est suivi en été 1940 par le Stalag XII B à Weiden et le Stalag XIII C à Hammelburg. D'autres suivront dans la région en 1942. Le Stalag XIII A à Sulzbach-Rosenberg comptait au moins 2 commandos de travail, l'un intervenant au niveau des Services de la ville et l'autre au niveau de l'usine métallurgique appelée *Maxhütte*.



Une partie du camp de prisonniers
à proximité de la Maxhütte.
(aciérie à Sulzbach-Rosenberg)

Prisonniers de guerre construisant
une route dans un lotissement.



Il n'était pas rare que les commandos de travail au sein d'un district militaire soient détachés sur le territoire d'un autre district militaire. Ceci expliquerait peut-être le départ d'André Laurent à Großarmschlag, situé dans le district VII, en Bavière du Sud.

Les recherches concernant la vie au camp de Sulzbach-Rosenberg ont été particulièrement difficiles en raison de la destruction de tout document ou acte faisant mention des prisonniers à l'arrivée des Américains en 1945. Nous savons par contre que le Stalag XIII A à Sulzbach-Rosenberg et ses camps extérieurs comptaient 21 367 prisonniers le 1 décembre 1944. 17 010 prisonniers étaient soumis à des travaux forcés. Parmi ces 21 367 soldats, 10 253 étaient Français, 1 659 Belges, 2 Polonais, 1288 Serbes, 7344 Soviétiques et 821 Italiens. En 1942, le camp de Sulzbach-Rosenberg comptait un total de 36 639 prisonniers dont 26 229 Français. A l'arrivée de la 71^e Compagnie d'infanterie américaine le 22 avril 1945, le camp ne comptait plus que 650 prisonniers.

André Laurent est rentré à Saint-Sorlin en 1945 (cf la plaque en bois). Nous le voyons sur la photo ci-dessous avec d'autres anciens prisonniers comme Paul Cattin et Albert Guinet.

Je vous donne rendez-vous dans 2 ans pour détailler le parcours personnel d'autres prisonniers de guerre.... A suivre.



? - ? - M. Paul Cattin - M. Albert Guinet - ? - M. Villard - M. Rougelin - ? - M. André Laurent

Allo ! le 20 à Vézeronce

Les gérants de la cabine téléphonique de Saint- Sorlin *par Patrice Bonnaz*



En Novembre 1902 le Directeur des Postes et Télégraphe de l'Isère propose l'installation d'un bureau téléphonique dans la commune. Le conseil municipal estimant qu'il n'existe dans la commune ni industrie, ni commerce à encourager, que le nombre de dépêches à destination de la commune est relativement très restreint et que les avantages pécuniaires que la commune en retirerait seraient loin de couvrir les frais occasionnés pour l'installation, l'entretien et la gérance du dit bureau, ajourne momentanément l'installation du bureau téléphonique.

En mars 1903, une nouvelle demande de l'administration est proposée. Le conseil considérant que l'installation d'un bureau téléphonique est vivement désirée par toute la population et que la commune est en mesure de fournir gratuitement à l'administration des P et T un local au premier étage dans le bâtiment de l'école de garçons et que les frais d'installation sont très minimes accepte la création du bureau téléphonique. Mais le local pour l'installation d'un téléphone se trouvant dans les bâtiments scolaires, il y a lieu de demander à l'administration académique l'autorisation d'en disposer à cet usage.

Un mois plus tard, le conseil rejette la demande du directeur des P et T, relative à l'indemnité accordée au gérant et au facteur distributeur du bureau téléphonique pour assurer ce service pour le motif que ces frais doivent être supportés par les expéditeurs ou les destinataires des dépêches.

En septembre 1903, il y a lieu de décider définitivement où sera installé le bureau téléphonique et l'indemnité à accorder au gérant et au facteur distributeur de dépêches.



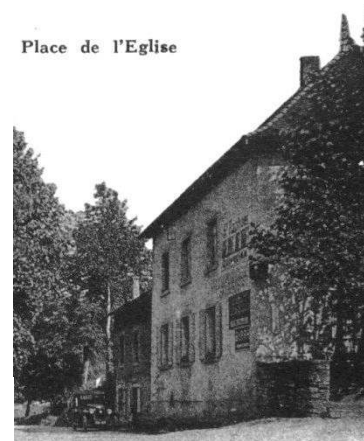
Café et recette buraliste Moiroud

Vu l'offre faite par M. Camille Moiroud receveur buraliste dans le bas du village qui s'engage à assurer gratuitement le service de la gérance du bureau et la distribution des télégrammes dans l'agglomération principale, le conseil lui accorde la gérance. (L'agglomération est comprise dans un rayon de 500 m environ). En novembre 1904, M. Moiroud demande une indemnité annuelle pour la gérance du téléphone. Vu les engagements consentis précédemment par lui, sa demande est rejetée.

En juin 1905, l'installation à la mairie de la cabine téléphonique est envisagée mais vu les frais occasionnés pour la commune, le conseil ajourne à une date ultérieure l'ouverture du téléphone.

En juillet 1908 la cabine téléphonique est installée chez M. Léon Platroz épicier-cafetier, place du village. Le conseil lui alloue une somme pour la gérance et le transport des dépêches. Il doit souscrire envers la commune un engagement de 6 ans et fournir une caution solvable. Sa femme, née Victorine Angèle Drevon est gérante suppléante.

Café Platroz



En août 1914 un nouveau bail de 6 ans est signé. Pendant la mobilisation de son mari Angèle devient gérante principale aidée par sa sœur Louise. Au départ de Louise au 1^{er} novembre 1917, la commune vote une somme pour la personne qui assurera le service de facteur pour les dépêches téléphoniques et appels pendant la durée de la guerre.

A son retour de la guerre M. Platroz reprend la gérance. De novembre 1920 à mai 1926, il semble que la cabine soit toujours tenue par lui.

En mai 1926 il y a vacance d'emploi de gérant de la cabine téléphonique, le maire recherche quelqu'un pour ce poste.

En janvier 1928, un nouveau bail de 7 ans est contracté avec M. Platroz. La cabine est réinstallée.

Au décès de celui-ci en 1933, sa femme Victorine devient gérante titulaire. Sa fille Melle Germaine Platroz est nommée gérante suppléante.

En 1942, au décès de sa mère, Germaine devenue Mme Henri Arnaud devient la gérante principale aidée par son mari.



Mme Germaine Arnaud



La boucherie du village

Suite à sa démission en 1945, la cabine est transférée dans le village à la boucherie de M. Louis Gisolet qui en devient le nouveau gérant et sa femme née Louise Ducarre le seconde. Ces deux nominations ont pour point de départ le 1^{er} juillet 1945.

En juin 1954 M. Gisolet démissionne. Sa femme Louise devient gérante à compter du 1^{er} juillet 1954.

En décembre 1959 suite au départ de celle-ci, c'est Mme Rostaing née Noëlle Glisson qui prend la gérance du téléphone à compter du 1^{er} janvier 1960 dans le même local, secondée par son mari.

En janvier 1965, elle donne sa démission pour cause de départ de la commune. Elle est remplacée par Mme Miège née Revol Michelle qui reprend le commerce et devient gérante à compter du 1^{er} février 1965 elle aussi secondée par son mari.



Mme et M. Miège

Le numéro de la cabine était le 20 à Vézeronce.

SAINT-SORLIN-DE-MORESTEL	
Circ ^{on} de taxe de Bourgoin-Jallieu	
Groupement de Morestel	
Cabine 20 à Vézeronce : de 8 à 12 et de 14 à 18 h.,	
le dimanche : de 8 à 11 h.	
Abonnés : service permanent.	
Pompiers	15 à Morestel
Gendarmerie	15 à Morestel
Borde J.	31 à Vézeronce
Budin C. et Fils scier. bois.....	22 à Vézeronce
Fleurot M.	33 à Vézeronce
Levi Mme J.	32 à Vézeronce
Lorand et Laurent tiss. mécan. soier..	10 à Vézeronce
Merle Cl.	25 à Vézeronce
Monin A.	24 à Vézeronce
Tissage de Brassard fabr. tissus ameubl.	23 à Vézeronce
Tissages de la Rebergère S.A.....	9 à Vézeronce
Tissages Guinet	21 à Vézeronce

Annuaire 1967

En mars 1969, Mme Miège quitte la commune, la cabine téléphonique est transférée chez M. Jean Reynaud, mécanicien, route de Vasselin



Emplacement de la cabine au garage Reynaud

En février 1973 Mr Jean Reynaud cessant son activité, la cabine est transférée chez Mme Germaine Donnet domiciliée place de la mairie et qui en devient la nouvelle gérante. Son mari, Joseph Donnet portait les télégrammes.



En juin 1978, la direction des télécommunications propose l'installation d'une cabine téléphonique publique à prépaiement sur la place de la mairie. La municipalité donne son accord.



En novembre 1983 la direction des télécommunications envisage la fermeture de la cabine manuelle.

Suite à la lettre de démission de novembre 1984 de Mme Germaine Donnet, le Conseil Municipal décide la suppression de la cabine manuelle à compter du 1^{er} janvier 1985. Entre temps, le téléphone avait été installé chez la plupart des habitants de la commune qui l'avaient attendu pendant de nombreuses années.

Témoignages :

Maurice Cottaz et sa sœur Nicole : Nos parents, agriculteurs, avaient très souvent besoin d'appeler le vétérinaire, l'inséminateur. Ils nous envoyaient à la cabine demander au gérant d'appeler.

Daniel Buttin : Mes parents utilisaient la cabine pour contacter l'inséminateur, le vétérinaire, le médecin.

Pour mon mariage, nous avons reçu des télégrammes de félicitations apportés par le gérant.

Marcelle Mollet : Quand il y avait un décès dans la famille la nouvelle arrivait chez nous par télégramme. Ensuite nous allions à pied ou à vélo, porter lire le télégramme aux autres membres de la famille dans le village.

Mireille Rivier : Il fallait souvent beaucoup de temps pour obtenir la communication. J'ai le souvenir de plusieurs heures passées à la cabine, chez Jean Reynaud, pour un appel à Bourgoin.



Les travaux des femmes d'agriculteurs dans les années 1945/1955 : ma maman Marie Magaud *par Denise Méneraud*



Je crois que tout se passait bien dans les fermes car maman, ainsi que les autres agricultrices, étaient de très bonnes ménagères. Il fallait "tenir la maison", faire la cuisine : nous étions nombreux à table, il y avait la famille ainsi que les journaliers "qui donnaient la main".

Le matin, maman recueillait le lait, traite matin et soir à la main. Avant de préparer les bidons de lait de vache pour le laitier, il fallait qu'elle en prélève une dizaine de litres pour vendre aux particuliers qui venaient avec leur cantine : maman aimait ces rencontres avec d'autres dames de son âge qui venaient acheter 1 litre ou 2 selon leur besoin familial, et qui achetaient aussi des œufs, des fromages. Le laitier arrivait, chargeait les bidons. Avec le lait des chèvres, elle faisait des fromages qu'elle vendait frais ou secs "pur chèvre". On faisait du beurre également, il fallait battre longtemps, avec Colette, on remplaçait maman.



Madame Magaud avec une cliente

Le matin, c'était aussi le soin aux lapins dans les clapiers : pour les nourrir, ma sœur et moi allions cueillir des plants de pissenlits et des "groins d'âne", espèces de chicorées des prés très duveteuses dont raffolaient les nichées. Souvent, il fallait nettoyer (fumasser) les cages.

N'oublions pas la soupe des cochons pour laquelle nous gardions les épluchures, les restes de repas. Nous allions également dédoubler les plants de betteraves dans les cultures : nous les ramenions dans un chariot appelé "berot". A ces ingrédients, on ajoutait des petites pommes de terre ou des topinambours. Cette soupe, la "péria", cuisait dans une grande chaudière chauffée au bois.



Maman s'occupait également de la basse-cour : le matin, "on ouvrait les poules". Il fallait, de même qu'aux canards, dindes et pintades, leur jeter le grain, renouveler l'eau dans les bacs et tout ce petit monde se dispersait dans la cour et les prés alentours, en piaillant et en picorant les grains.

Une poule bien familière, avec Pascal, le petit-fils

Puis la matinée avançait vite : au jardin, il fallait cueillir les légumes, trier la salade pour le repas de midi. On portait les déchets aux mamans lapines qui avaient des petits. Souvent, pendant ce passage au jardin, on en profitait pour sarcler ou repiquer les "clairgeons" (mot local pour plançons). En cuisine, vers les années 1950-55, il y a eu un grand progrès avec la cocotte-minute, la cuisinière à gaz ou électrique.

L'après-midi, après la vaisselle et la remise en ordre, il fallait, selon la saison, emmener les vaches paître dans les luzernes qui avaient repoussé. Comme il n'y avait encore pas de clôture électrique, on surveillait qu'elles ne partent pas dans toute la parcelle : ce fourrage ainsi que le trèfle auraient tôt fait de produire des gaz dans leur panse. C'était grave, les vaches "se gonflaient". J'en ai vues que l'on perçait avec un trocart. Une fois, l'une est morte. On ne restait pas tout l'après-midi "en champs". Souvent, ce pâturage était loin. Vite, il fallait ramener tout le monde à l'écurie.

Arrivait l'heure de rallumer la cuisinière pour la soupe du soir : épluchage des légumes en rentrant de l'école et préparation du "petit bois" pour plusieurs jours. En faisant nos devoirs, nous surveillions le feu car nos parents étaient à l'écurie pour la traite du soir. Il fallait refaire tous les soins aux animaux. Quant à la volaille, on devait souvent faire descendre les pintades qui se juchaient sur les arbres pour dormir. On n'avait pas oublié, non plus, de chercher les œufs dans les "nichets" disposés en hauteur dans le poulailler.

Certains travaux étaient spécifiques selon les saisons.

L'événement du printemps était la naissance des petits cabris. Ils étaient isolés de leur mère sous des "créneaux" : matin, midi et soir, on les libérait pour la tétée, ils bêlaient comme des bébés, c'était une joie de les voir. Les mamans chèvres (les "belines" ou les "cabres" pour les plus diables) les léchaient tendrement. Maman était pleine d'attention pour ce petit monde.



Dès qu'ils grossissaient, on les vendait malheureusement, à des particuliers ou aux bouchers. On en gardait un ou deux pour la famille et l'on se régalaient les jours de fête, lors d'un banquet de communion solennelle ou d'un baptême.



Marie Magaud avec ses chèvres

Il y avait également les couvées.

Parfois les poules restaient dans les nichoirs pour nous avertir de leur intention de couvrir, on les appelait alors des "cusses". Maman allait choisir les plus beaux œufs ramassés la veille pour les donner à couvrir à la poule. Pour qu'elle ne soit pas dérangée par ses congénères, on l'isolait dans un appentis calme. Elle se plaçait sur ses œufs pendant 21 jours, ne sortant que pour se nourrir matin et soir. Quelle joie quand les poussins sortaient de l'œuf : vite, avec le bec, elle poussait les coquilles hors du nid, écartait bien ses ailes pour chauffer ses petits.

C'était pareil pour les canes de Barbarie. Les œufs de pintade étaient confiés aux poules car les pintades étaient sauvages. Si elles étaient dérangées, elles abandonnaient leur nid, et alors aucune chance d'éclosion !

Quand les poussins devenus poulets et poulettes étaient bien en chair, on en vendait une partie, souvent plumés et vidés par maman. D'autres étaient vendus vivants pour renouveler la race chez d'autres éleveurs. Pour la consommation de la maison, on les prélevait selon le besoin, il n'y avait pas encore de congélateur.

En été, c'était le temps des confitures. Les femmes cueillaient les fruits, groseilles pour la gelée, cerises, fraises, prunes puis, les coings à l'automne pour les pâtes de coing.

Certains artisans, tel le matelassier, passaient également en été. Monsieur Genevey refaisait les matelas de la maison : je le revois en train de carder la laine, faire les coutures des matelas...N'y avait-il pas aussi un monsieur qui faisait des pâtes ?

N'oublions pas les activités tout au long de l'année.

L'agricultrice s'occupait du potager et agrémentait les alentours du jardin avec des plantations de fleurs. Quant aux chrysanthèmes, ils étaient surveillés de près toute l'année.

Souvent, avec ma sœur, nous participions aux tâches ménagères. Quand maman avait un peu de temps, elle s'occupait du linge. Ma grand-mère venait souvent faire le raccommodage, elle a appris à ma sœur à coudre. Cette dernière était très méticuleuse dans l'entretien du linge, elle avait fait l'école ménagère en 1957.

Avant la machine à laver, deux fois par mois se déroulait la lessive. Mademoiselle Rojon ou Madame Méneraud (qui est devenue ma belle-mère) lavait le linge à la main sur la planche. Ensuite, elle mettait à bouillir le blanc dans la lessiveuse chauffée par le bois, sur des trépiers qui formaient le foyer. Pour rincer le linge, on les aidait à transporter la balle en osier posée sur la brouette, le lavoir était en bas de la ferme Rojon.

Et quand les enfants grandissent...

Du mois de septembre 1954 au mois de mai 1955, j'ai rejoint l'école ménagère à Morestel. On nous apprenait la cuisine, la pâtisserie, j'essayais mes recettes le dimanche. C'était d'ailleurs le jour où maman faisait des gâteaux et des œufs à la neige.

J'étais souvent dans les terres avec papa une demi-journée car je n'ai commencé l'usine qu'en septembre 1955 en étant tisseuse (ma sœur, elle, était ourdisseuse). Quand il ne me sollicitait pas, les après-midi pluvieux, maman nous apprenait à broder. Il s'agissait des marques au point de croix ou de nos initiales au point de bourdon. Nous les brodions sur les enveloppes de traversin.

Des années plus tard, à l'heure de la retraite, grâce à des amies super, j'ai rejoint une équipe de brodeuses. Je retrouve ainsi le plaisir de créer. Cette activité me rappelle ma chère maman qui m'a initiée à cet art dès ma jeunesse. Je ne peux que l'en remercier aujourd'hui.

Denise Méneraud, née Magaud



Marie Magaud à la ferme
avec Sylvie, sa petite-fille



Léon Allagnat à Saint-Sorlin de Morestel

Monsieur Georges Meyer a demandé au groupe histoire d'insérer cet article dans la revue, ce que celui-ci a fait bien volontiers, heureux de s'associer à cet hommage.

Léon Allagnat est décédé le 2 avril dernier à l'âge de 90 ans, après un long parcours, celui d'un homme simple, travailleur et toujours agréable à rencontrer.

Né le 15 septembre 1922, il avait deux frères, Georges et Marius.

Son papa, Jean-Baptiste né en 1890 à Saint-Sorlin, décédé à l'âge de 88 ans, était maréchal ferrant de métier, et il fut l'inoubliable "garde champêtre" de Saint-Sorlin à l'époque du regretté maire, feu Claudius Genin.

Père de quatre garçons, Léon était grand-père et arrière-grand-père, et avait épousé en 1947, Josette Rivoire, décédée en 2006 à l'âge de 80 ans.

Il consacra sa longue vie laborieuse au tissage et en final aux Chaussures Clerget à La Tour du Pin. C'est donc dans sa maison de la Frette à Saint-Sorlin qu'il prit sa retraite bien méritée.

Mais, Léon, c'était, comme souhaite le rappeler Georges Meyer, 81 ans, ami d'enfance, maire de Saint-Sorlin 1971/1983, un jeune homme courageux, qui à 18 ans, désirant servir la France, s'engage en 1940, dans les Chasseurs Alpains. Démobilisé, sans hésiter, il rejoint les maquis du Vercors, fer de lance de la résistance à l'occupant nazi, et incorporé au 93^{ème} Régiment d'Artillerie de Montagne, il participe à la poursuite de l'armée allemande jusqu'en Autriche, où celle-ci capitule en mai 1945. Une jeunesse au service de la nation pour sa libération, c'est grand, c'est beau.

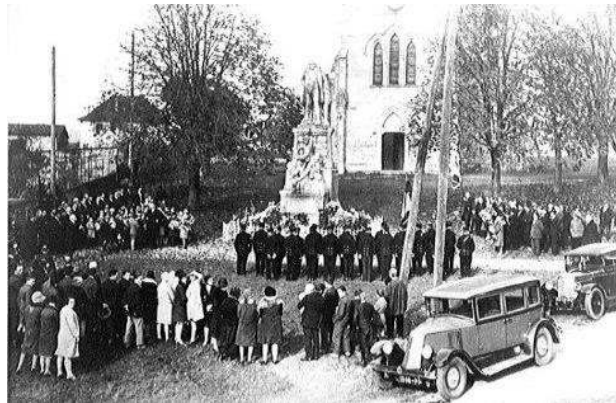
Alors, lorsque dans le petit cimetière de Saint-Sorlin, les drapeaux tricolores se sont inclinés, pour la minute de silence, tous les présents, dont le culte du souvenir est un devoir, ont par la pensée attristée et reconnaissante, rendu un grand hommage posthume à notre vaillant et regretté ami Léon Allagnat.

Hommages

Participation de la commune et de ses habitants à l'édification de divers monuments
Par Patrice Bonnaz

Le monument Pégoud

En février 1916, le conseil vote une allocation de la somme de 20 francs pour participer à la souscription en vue de l'érection d'un monument à la mémoire de Pégoud l'aviateur dauphinois, mort glorieusement pour la patrie. C'est sur la commune de Montferrat Isère que ce monument fut érigé jumelé avec le monument aux morts de 1914/18.



Ces deux monuments ont depuis été remplacés par deux nouveaux situés près de l'église.



Stèle Pégoud – square des anciens combattants



Monument aux morts – place Célestin Adolphe Pégoud

A la base du monument, on peut lire :



*Célestin Adolphe Pégoud
Pionnier de la voltige aérienne Pégoud est né à Montferrat
le 13 juin 1889.*

A 14 ans, il quitte Montferrat pour tenter sa chance à Paris, puis s'engage à 18 ans dans l'armée où il change plusieurs fois d'affectation. Après un stage à Saumur, il devient un cavalier émérite dans l'artillerie à Toulon. Il y rencontre le capitaine Carlin passionné d'aviation. Se liant d'amitié, tous deux sont mutés à Satory près de Versailles où Pégoud réalise son baptême de l'air en octobre 1911.

C'est une véritable révélation ! Son seul désir : "devenir pilote".

Mais l'armée ne peut lui offrir cette possibilité réservée aux seuls officiers.

Une semaine après avoir obtenu son brevet de pilote civil, il est embauché à Buc par Louis Blériot en mars 1913. Il participe à Toussus-le-Noble au spectacle donné à l'occasion de la visite du roi d'Espagne.

Il essaie un dispositif de trolley permettant à un avion de s'arrimer le long d'un bateau. Pégoud expérimente à Chateaufort (78) un nouveau système de parachute inventé par Monsieur Bonnet. Ainsi le 19 août 1913, il est le premier à sauter en parachute d'un avion qu'il abandonne. Celui-ci forme des figures que Pégoud tentera de reproduire.

Le 1^{er} septembre, à Juvisy (91) il vole sur 400 mètres la tête en bas. Il déclare : "Si je meurs, ce ne sera qu'un aviateur de moins ; mais si je réussis combien d'existences précieuses seront conservées à l'aviation."



Le 21 septembre 1913, à Buc, il effectue un programme de voltige qu'il termine en "bouclant la boucle" réalisant ainsi son premier looping ! Dès lors, il est reçu partout en Europe pour effectuer ses démonstrations.

Sur le point de partir aux Etats-Unis, la guerre de 14/18 est déclarée. Il se met alors à la disposition de son pays et effectue, dans un premier temps, de nombreux vols de reconnaissance. Il participe ensuite activement aux combats aériens et abat six avions ennemis. Il est le premier as de la guerre de 14/18.

Le 15 juillet 1915 il est nommé sous-lieutenant. Le 31 août 1915, il est abattu au-dessus de Petit-Croix (territoire de Belfort) par le caporal Kandulski (un ancien de ses élèves). Célestin Adolphe Pégoud repose au cimetière Montparnasse à Paris.

Chevalier de la Légion d'Honneur, titulaire de la médaille militaire, de la croix de guerre avec quatre palmes, de la médaille coloniale avec agrafe Casablanca et de la médaille du mérite de la couronne roumaine décernée par le roi Carol I^{er}.



Le monument aux morts de Saint-Sorlin



En février 1920, la souscription organisée dans la commune pour ériger un monument aux enfants de Saint-Sorlin morts à la guerre, et les collectes diverses faites aux enterrements et aux mariages s'élèvent à 3203,45 francs.

Le montant des dépenses prévues s'élevant à 5203,45 francs, la commune affecte la somme de 1000 francs provenant de la vente de peupliers et l'Etat accorde une subvention de 1000 francs. Ainsi les ressources équilibrent les dépenses.

Le projet et la construction du monument sont réalisés par Monsieur Soudan fils, sculpteur marbrier à Morestel.



Monsieur Philibert Soudan



En 1922, on réalise la bordure et la barrière du monument.

Le médaillon en bronze de la tête du soldat casqué apposé sur une des faces du monument a été offert par Monsieur Cabus, parisien qui venait en vacances à Saint-Sorlin et qui travaillait dans une fonderie.



En 1956 et 1957, suite à des dons de Monsieur Joseph Laurent, industriel à Lourdes à répartir entre les nécessiteux et les diverses œuvres de la commune, le conseil sur la somme restante achète quatre vases identiques avec inscription : Don Laurent Joseph Lourdes et les fait placer aux angles du monument.



Le monument Joseph Paganon



En décembre 1938, le conseil vote la somme de 100 francs comme contribution de la commune pour l'édification du monument au regretté Joseph Paganon.

Ce monument est sur la commune de l'Alpe d'Huez (Isère).



Joseph Paganon : Il naît le 19 mars 1880 à Vourey (Isère). Fils d'instituteur, il fait ses études au lycée de Grenoble puis à la faculté des sciences de Lyon. Il achève à Paris des études de chimie consacrées par une thèse de doctorat sur la soie artificielle.



Jeune ingénieur chimiste, il trouve du travail dans la presse technique. C'est à ce moment que Jules Pams, ministre de l'agriculture, se l'attache comme chef de cabinet : circonstance qui décide de sa carrière.

Aux élections municipales qui suivent la guerre, il devient maire de la commune de Laval (Isère). En 1924 il est élu député de l'Isère. A la chambre, il s'inscrit au groupe radical et radical socialiste.

En 1925, il devient conseiller général de l'Isère et directeur de la Dépêche Dauphinoise. Il est réélu député de 1928 à 1935. Il est sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères dans le 3^{ème} cabinet Herriot du 3 juin au 14 décembre 1932. Il est ministre des travaux publics du 31 janvier 1933 au 9 février 1934. Il réorganise le réseau routier, classant 40 000 kilomètres de route dans le réseau national.

Il fait engager les travaux des barrages du Chambon et du Sautet et, en Isère, obtient des crédits pour la création et l'amélioration des routes touristiques, les accès à l'Alpe d'Huez, à Villard Notre-Dame et la liaison d'Uriage à Allevard.



Il est ministre de l'Intérieur du 7 juin 1935 au 22 janvier 1936. En novembre 1935, il est élu sénateur de l'Isère.

En 1937, alors qu'il venait d'être réélu au Conseil Général, il décède à Paris le 2 novembre à l'âge de 57 ans.

Le monument de la Paix à New-York

En octobre 1945, la ville de Paris et le Comité franco-américain du monument de la Paix, convient la commune à rendre hommage à notre allié de la libération dans un geste de solidarité nationale en offrant aux Etats-Unis d'Amérique le monument de la Paix. Celui-ci sera élevé à New-York. Le Conseil Municipal, désireux de s'associer au geste de reconnaissance et de gratitude en faveur de la nation libératrice, les Etats-Unis d'Amérique, vote une subvention de 500 francs.

1943 Mémorial au maquis d'Ambléon 1944

En août 1954, suite à une demande de l'A.M.A.R.A. (Amicale des Maquisards d'Ambléon et des Résistants Actifs du canton de Morestel) qui sollicite une aide financière pour l'érection d'un monument à la mémoire des maquisards d'Ambléon, morts pour la France, le Conseil vote la somme de 200 francs pour ce mémorial.

• A NOS MORTS •	
ADAMI ANGE	PARISOT MARCEL
AMEVET MARCEL	PERRUISSEAU GEORGES
BARNASSON DESIRE	PIERRON JEAN
BERGER JOSEPH	PONSARD ANTOINE
BLANCHIN ALBERT	POUYADE JEAN
BUTTIN GEORGES	RAYNAUD ALBERT
CACHARD PIERRE	ROCHAS CLAUDE
CATALLO VALERY	SOULEZ PIERRE
COMEAU JOSEPH	THIERS PIERRE
FAVRO ROBERT	VIDON JOSEPH
GAYNET RENE	VIGANO GUY
HUMBERT JOSEPH	VARVIER PAUL



Celui-ci se situe sur le bord du lac d'Ambléon (commune d'Ambléon 01) en bordure de la départementale 41.

La stèle François Perrin



En janvier 1965, suite à l'appel lancé par le comité pour l'érection d'un monument au député François Perrin, le Conseil Municipal accorde une subvention de 50 francs.

La stèle se trouve Cité verte (derrière la mairie) à Morestel 38.

François Perrin (1914-1964) est né le 24 juillet 1914 au Bouchage (Isère) dans une famille d'agriculteurs.

Orphelin de père à l'âge de six ans, il effectue des études primaires puis entre comme ouvrier dans une entreprise de bâtiment située aux Avenières. Après avoir effectué ses deux années de service militaire, il s'installe comme entrepreneur en maçonnerie au Bouchage. Mobilisé en août 1939, il est fait prisonnier pendant la campagne de France mais regagne le Bouchage en août 1940, après quelques semaines seulement de captivité. Il y fonde une famille, puis s'engage dans la vie publique.

Il est élu conseiller municipal puis premier adjoint du Bouchage peu de temps après la libération. En 1948 il est élu maire du Bouchage.

Il est élu conseiller général en mars 1949. En 1953 il quitte le Bouchage pour se porter candidat aux municipales à Morestel. Il y est élu maire et le restera jusqu'en 1964.

Réélu conseiller général en 1955, il réussit à concilier la direction de son entreprise de Bâtiment et Travaux Publics et ses multiples responsabilités : président du syndicat des maires, président de l'hospice cantonal des vieillards, président départemental de l'habitat rural... Il est élu député de l'Isère le 30 novembre 1958. Réélu député le 25 novembre 1962, il décède brusquement le 18 juillet 1964 à Cannes peu avant de fêter ses 50 ans.



(à gauche)
M. François Perrin, à Saint-Sorlin
pour la remise de la légion
d'honneur à M. Claude Genin en
janvier 1959.



Le Mémorial Isérois 1952 Tunisie - Maroc - Algérie 1962



En juin 2000, le Conseil Municipal donne un avis favorable pour une participation de 0,50 francs par habitant pour l'édification de ce mémorial.

Celui-ci est sur la commune de Montferrat (38), square des anciens combattants, près de l'église. Il est fait de marbre bleu des Alpes et de granit noir d'Afrique.

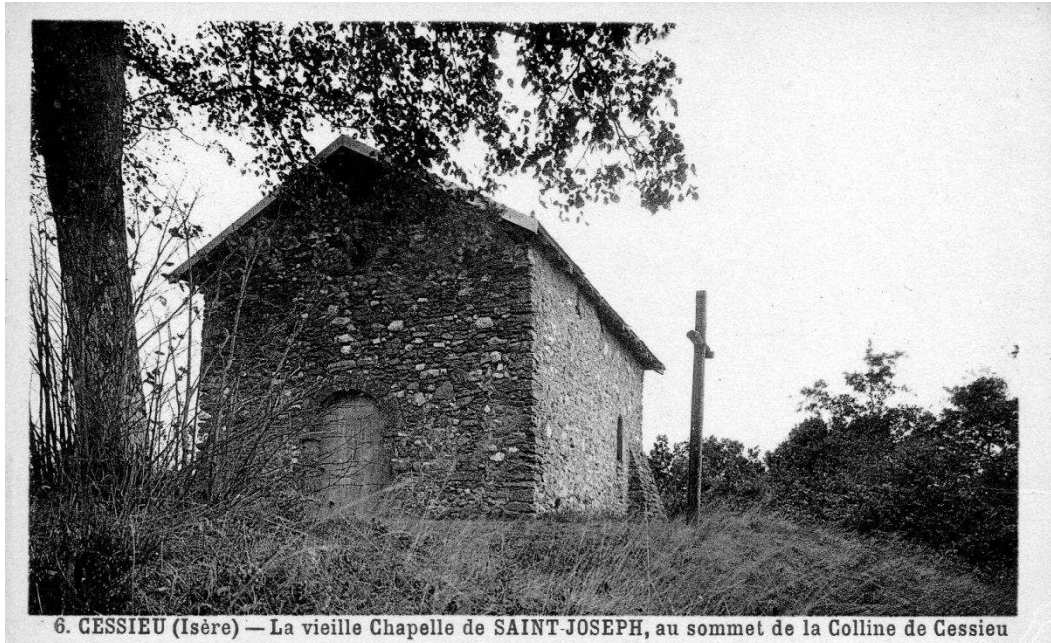
L'angle de coupe des marches d'escalier et celui de la stèle présentent une symétrie symbolisant le vol de la colombe de la paix. La flamme en bronze représente le souvenir des soldats disparus en Afrique du Nord.

En un siècle, certaines demandes de souscriptions pour des monuments divers n'ont pas reçu de réponse favorable pour différentes raisons.

Mais pour celles acceptées par les municipalités successives, les Saint-Sorlinois ont participé à rendre hommage à des hommes au service de leur pays.

A propos du Curé Joseph George, curé de Saint-Sorlin de 1845 à 1877

Par Claudia Cannell



Lors de notre rencontre du Groupe Histoire en septembre 2011, nous avons accueilli M. Jean-Claude Argoud et M. Pierre Pernet de Cessieu.

Tous deux ont comme objectif la rénovation de la chapelle St Joseph sur leur commune. M. Pierre Pernet, parent du Curé George, particulièrement attaché à cet édifice religieux aujourd'hui dans un état critique, a fait don de la chapelle et de son bois.



Photos prises en janvier 2012



Une association de type 1901 a été fondée sous la présidence de M. Argoud en vue de la rénovation et de la remise en état de la chapelle. Lors de leurs recherches, ils ont découvert que la Chapelle St Joseph, datant du 13^{ème} siècle, ainsi que 70 ares de terre et de pâtures situés à Cessieu appartenaient à la fin du 19^{ème} siècle au Curé Joseph George (cf. notre article sur La Cure de Saint-Sorlin dans la revue N° 4).

De plus, nous apprenons que le curé George a désigné dans son testament holographe son frère Louis George et sa sœur Caroline George comme héritiers de son bien. Conformément au testament holographe, *"cette attribution particulière leur est faite à la charge par eux de subvenir à toutes les réparations et à l'entretien de cette chapelle et de faire célébrer le service annuel et perpétuel »*

Selon M. Pernet le frère et la sœur du Curé George habitaient à 300 m de la chapelle.

Pour information, nous joignons à notre article la transcription d'un document mentionnant ce testament.

Document relatif aux dernières volontés du Curé Joseph George

" Portés au plan sous le n° 18

Chapelle de St Joseph

Une contenance de soixante-dix ares de terre et de pâtures situés au midi de la pièce de St Joseph faisant partie de l'article 9 de la masse, et comprenant la petite chapelle dédiée à St Joseph est attribuée par moitié mais indivisément à Louis George et à Caroline George. Cette superficie est figurée au plan sous les N° 36 et 37.

Cette attribution particulière leur est faite à la charge par eux de subvenir à toutes les réparations et à l'entretien de cette chapelle et de faire célébrer le service annuel et perpétuel fondé par M Joseph George, curé de Saint-Sorlin. Dans son testament holographe déposé aux présentes minutes par acte du 28 décembre 1877 dans le cas que les attributaires n'exécuteraient point ces conditions chaque copartageant aurait le droit de revendiquer les immeubles en offrant de supporter les charges qui les grèvent. "

(Holographe : écrit en entier, daté et signé par la main du testateur).

Nous disposons également d'un document dit de partage rédigé le 5 février 1925. D'après ce document, la chapelle et les terrains appartenaient à l'époque aux copartageants M. et Mme Antonin Bel (grand-père de M. Pierre Pernet), M. Doublier et Antonin George.



CESSIEU

Réfection de la chapelle Saint-Joseph

Située au bois de Cessieu, la chapelle Saint-Joseph est un lieu chargé d'histoire. Privée de toiture, elle est victime des intempéries et des vandales qui ont fini de détruire le lieu. D'après les historiens et les archives, elle aurait été élevée au XIII^e siècle à l'époque des croisades. Elle domine toute la plaine en pointe sur le sommet de la colline.

300 livres légués par Pierre de Musy

Jean de Torchefelon, seigneur de Montcarra et du Chastelard de Cessieu fut un homme de mérite. Il participa à la bataille d'Azincourt en 1415 et mourut en 1445. Il fut enterré à Cessieu ainsi que son épouse Jeanne de

Paladru dans une chapelle qu'il aurait fondée.

Dans le testament de Pierre de Musy, seigneur de La Tour-du-Pin, conseiller du roi et président du parlement de Metz, il est fait mention de la chapelle Saint-Joseph. Celui-ci lègue 300 livres pour le rétablissement et la constitution de cette chapelle. 300 livres à l'époque correspondaient à 3 ans de salaire d'un ouvrier serrurier ou armurier.

À la Révolution, les fidèles la sauvèrent de la destruction en la convertissant en grange qu'ils remplirent de foin.

Alors que plus aucun danger d'ordre révolutionnaire ne la menaçait depuis longtemps, l'indifférence et le vandalisme la réduisirent en

un tas de pierres. La chapelle est remarquable, car à l'origine elle fut construite dans le pur style roman. L'autel existait encore il y a quelques années et la croix extérieure de 3 mètres en métal a disparu. Les fresques intérieures tapissaient les murs mais se sont décolorées.

Afin de tenter de sauver cette chapelle, une réunion publique aura lieu vendredi à 19 heures, à la salle des fêtes de Cessieu. Une association sera créée pour acquiescer et rénover la chapelle.

Toutes les bonnes volontés, qui ont du temps à consacrer à ce projet, seront les bienvenues. Beaucoup d'anciens rêvent de voir leur chapelle ressuscitée.

D'après La Tour Prend Garde



La chapelle Saint-Joseph est victime des intempéries et des vandales qui ont fini de détruire le lieu.

Article paru dans le Dauphiné libéré du 11 octobre 2011

Maisons et bâtiments disparus (suite)

Voir revue N°1 p 37



En 2004, nous avons réalisé un inventaire des maisons disparues. Page 37, nous évoquons la maison Orcel et ses dépendances : un hangar s'était écroulé en 1953, la municipalité avait fait démolir la grange et l'écurie en 1992.

Récemment, en février 2010, c'est la maison qui a vu s'effondrer une partie de ses murs. La mairie a dû prendre une délibération pour effectuer la démolition, sans endommager la maison mitoyenne. Les travaux ont commencé le 30 mars 2010 et se sont poursuivis en avril. Les "Sorl'info" de mai et juin nous apprennent que *"les travaux sont terminés, toutes les démarches ont été faites auprès du service des hypothèques, qui a transmis les données au service du cadastre pour intégration des parcelles dans le patrimoine de la commune."*



Sur le terrain, un abri-bus a été installé par la municipalité en septembre 2010.

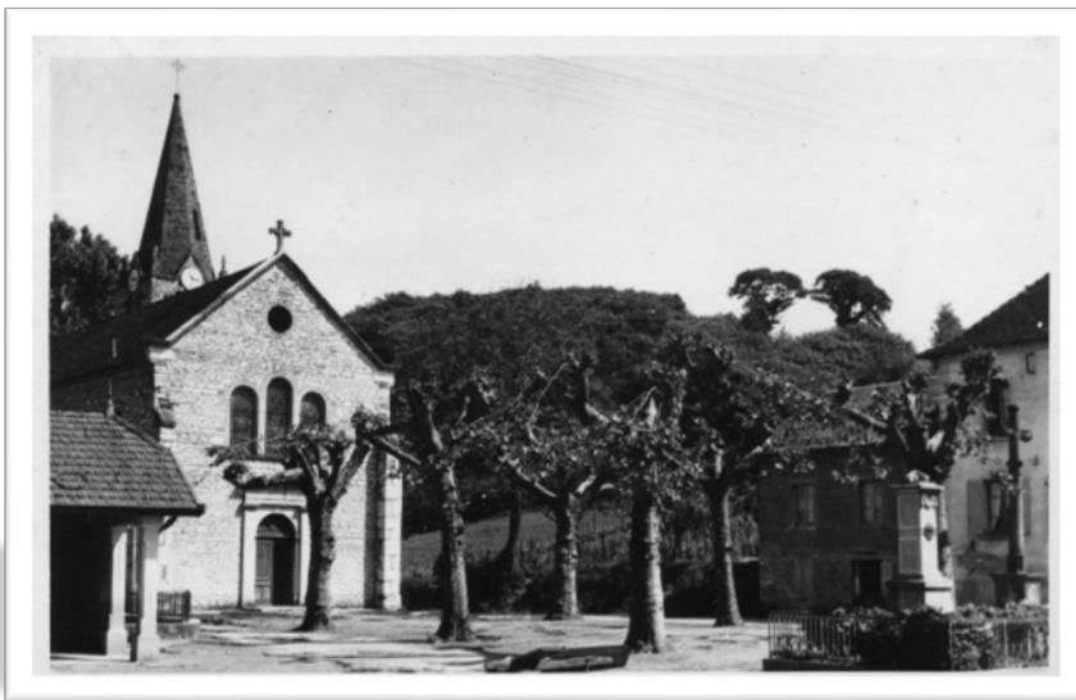


Cartes postales (plus ou moins) anciennes

Nous avons répertorié plus de cinquante cartes postales différentes de Saint-Sorlin de Morestel, et peut-être en existe-t-il que nous ne connaissons pas.

Un certain nombre de ces cartes ont fait l'objet d'un album en 1999, d'autres ont illustré les articles des revues 1 à 4.

Celles que nous vous proposons ci-dessous sont inédites dans nos parutions.



Carte postale des années 50 : la croix à droite du monument n'a pas encore été déplacée.



Un quartier peu représenté en carte postale, on remarque l'usine Bouix.



Ces deux cartes postales se ressemblent. Et pourtant !
 Sur la deuxième, on voit le monument aux morts. Les poteaux électriques, à gauche, et les poteaux téléphoniques, à droite, ont fait leur apparition, signe sans doute de grands changements dans la vie des Saint-Sorlinois.





Le village vu depuis le Suppet : On note la barrière artisanale, sans doute pour soutenir des plants de vigne.



La paille était mise en meules, la rue principale était bordée d'une haie importante au niveau du champ. A droite du champ, on distingue un chemin qui reliait probablement le lavoir de l'abreuvoir à la route de Vasselin. Il y a du monde sur la route ce qui est plus rare aujourd'hui.

Photos aimablement prêtées...



Fête de l'amicale laïque, le 16 février 1930

Dans son témoignage de 1997, Monsieur Albert Guinet évoquait ces pièces de théâtre, montées avec les enseignants, il se souvenait de "La farce du cuvier".
De gauche à droite :

Emma Donnet *ép Rougelin* - Louise Platroz, ? - ? - Geneviève Cottaz *ép Darlet* - ? - ? - ?



Ce groupe pose devant la mairie. De gauche à droite :

? - Louise Platroz - Emma Donnet *ép Rougelin* - Germaine Platroz *ép Arnaud* - ? - Geneviève Cottaz *ép Darlet*
Notons que Germaine Platroz était modiste et avait sa boutique en face de la place.



C'est la fête !

On reconnaît le terrain de basket, sur la route de Vasselin, aménagé à l'initiative du Père Carbonnel.



Vendanges à Saint-Sorlin (années 60)

Joseph Genin conduit le tracteur.

Sur la remorque, de gauche à droite au premier plan : Joseph et Germaine Donnet, Adrien Donnet. André Guinet assis sur une "gerle".

De gauche à droite, en arrière-plan : Pétrus Juppet de Vézeronce, Joseph Platroz des cités, Madame Donnet (mère de Joseph).

Restauration

La croix du Grand Brassard (Cf Revue 2 p 62/63)

par Patrice Bonnaz

La croix ayant subi de nombreux dommages avait besoin d'une restauration complète.



A ce jour, celle-ci est achevée et la croix a retrouvé sa place à l'angle de la route de Dolomieu (D16 B) et le chemin du grand Brassard.



Un tenon de fixation à la base de la croix a été ressoudé. A cette occasion, on a découvert que la croix avait été fondue dans les ateliers Corneau frères à Charleville Mézières.

La croix a été nettoyée et repeinte. Le monolithe supportant la croix a été taillé dans de la pierre de Hauteville (01) car elle se délite moins. Il est de section de 35 cm par 35 cm et de 135 cm de hauteur, il pèse 443 kilos. Il est goujonné, scellé dans le socle d'origine et collé à la barbotine (mélange de ciment prompt et ciment blanc). C'est la marbrerie De Villa de St Benoit (01) qui a réalisé ce travail. La pose de la pierre sur le socle et la fixation de la croix ont été effectués le 30 novembre 2010.



Le personnel de l'entreprise De Villa et Patrice Bonnaz, président du groupe histoire.

Le coût de cette restauration est de 687,70 euros. Le groupe histoire a participé pour la somme de 220 euros. La paroisse St Pierre du Pays des couleurs pour la somme de 250 euros et la commune pour la somme restante.

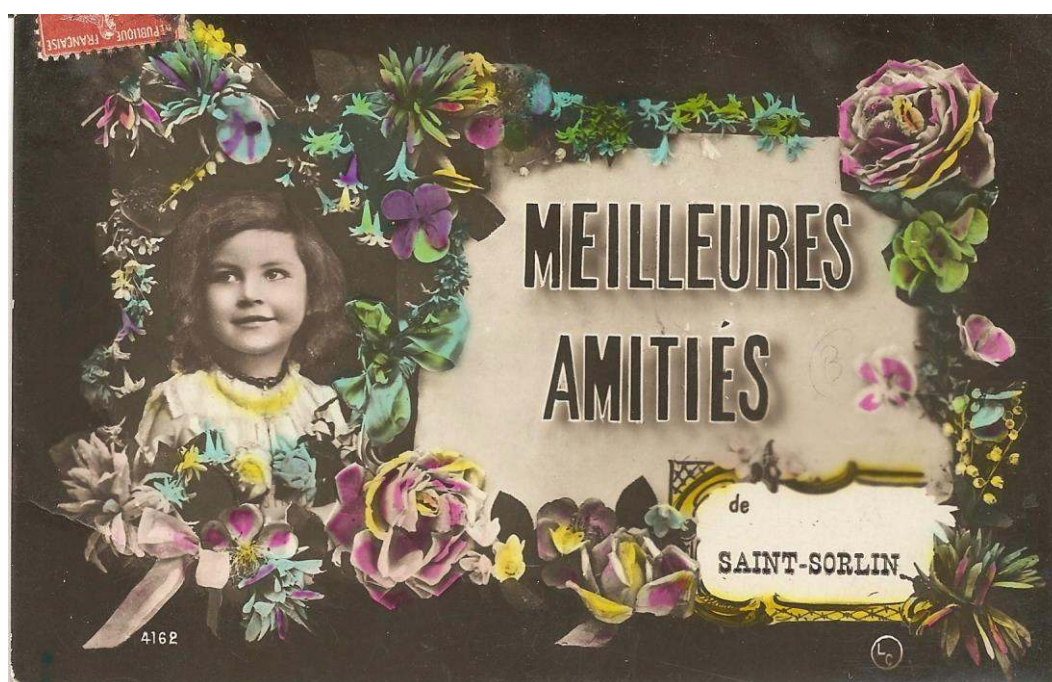
Le 16 juin 2012 à 11 heures au cours d'une petite cérémonie, le Père Robert Lokiatolo Muntu a béni la croix en présence du maire M. Philippe Allagnat et de son prédécesseur M. Lucien Vincent, des membres de la Paroisse Saint Pierre du Pays des Couleurs, du groupe histoire ainsi que d'amis et voisins.





Le verre de l'amitié a clôturé cette rencontre.





Photos actuelles : Patrice Bonnaz, Robert Budin et Mireille Rivier
Mise en page : Mireille Rivier



... et troupeaux d'aujourd'hui.

